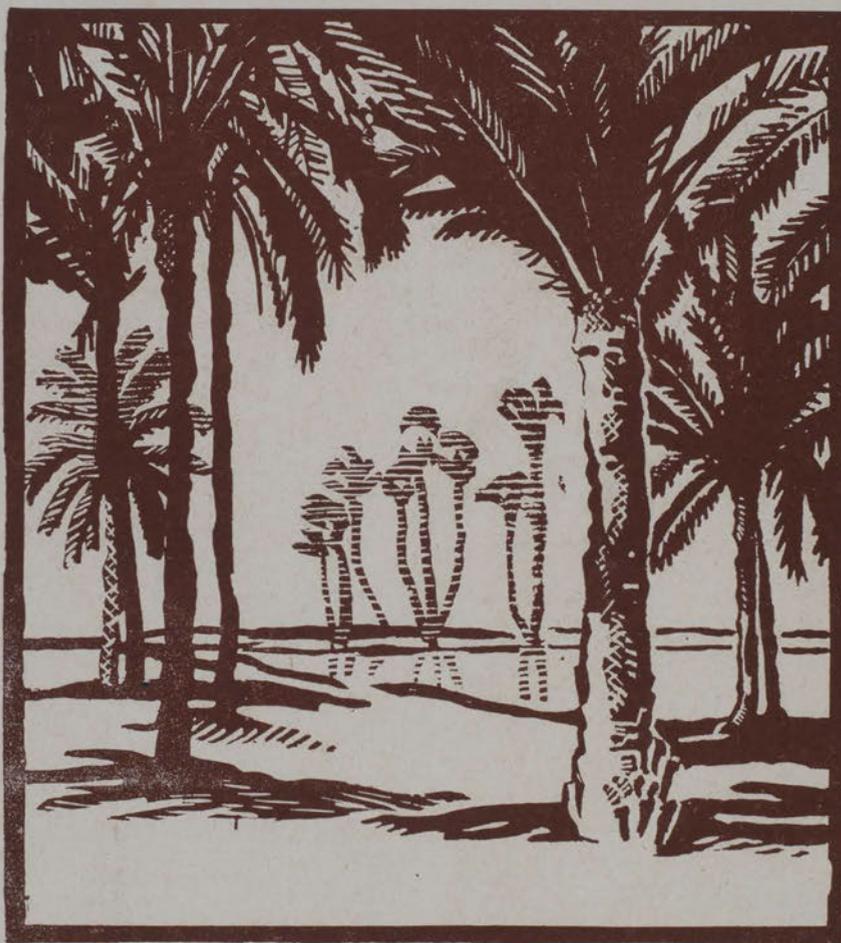


HOMMAGE A J. R. FIECHTER

ONT COLLABORÉ

- Henri Martin
- Henri Thuile
- Marie Cavadia
- Fernand Leprette
- Etienne Meriel
- Josée Sékaly
- Nizza
- A. de Launois
- G. Sarkissian
- Ahmed Rassim



Bois de M. Bouvier

A CE NUMERO

- Jeanne Arcache
- Jean Moscatelli
- G. Dumani
- Fatma Nimet Bachtâ
- Paul Jorland
- Jean Lugel
- H. Ecuyer
- G. Zanattiri
- Albert Israel
- Ad. Shual

Numéro Spécial de

LA SEMAINE ÉGYPTIENNE

la plus importante revue d'Orient

15 Mai 1935

9^{me} Année

Nos. 11-12

P.T. 5

VISITEZ LA GRÈCE

*“Un Visage indiciblement calme et pur s’est imposé
à mon âme : et il ne la quittera jamais plus”*

CAMILLE MAUCLAIR



PAYS DE L'HARMONIE ÉTERNELLE

KHEDIVAL MAIL LINE

annonce l'inauguration

de son service express

hebdomadaire

entre

ALEXANDRIE - LE PIRÉE

NAPLES - MARSEILLE

et vice-versa

par deux superbes paquebots

«Khedive Ismail»

«Mohamed Aly el Kebir»

de 12.000 tonnes chaque

à double hélice

actionnés au mazout

Vitesse 17 noeuds

Premier départ:

Mercredi 29 Mai 1935

Le programme complet des départs ainsi que les prix de passage seront publiés incessamment.

En Route pour l'Allemagne

Toutes les régions de l'Allemagne sont belles, intéressantes et curieuses à visiter : à toutes les époques de l'année, elles valent le voyage. Mais ce qui réserve aux admirateurs de la beauté «romantique» sous ses aspects les plus variés les surprises les plus agréables, c'est un voyage, au printemps ou en automne, dans les forêts allemandes.

Mais où doit-on plus précisément se rendre pour connaître cette Allemagne, pour la voir telle qu'elle est et pour apercevoir, dans tout l'éclat de sa beauté, son vrai visage ?... Où rencontrer cette Allemagne rajeunie qui, pour beaucoup d'étrangers, semble encore être une énigme ?... Venez et voyez vous-mêmes ! Ne vous contentez point de jeter un regard superficiel sur ce qu'on appelle les «curiosités» dont l'Allemagne est d'ailleurs remplie : les trésors artistiques de toute sorte, les chef-d'œuvres architecturaux de toutes les époques, les édifices et constructions où l'art de l'ingénieur atteint sa perfection technique la plus achevée, les paysages d'un aspect idyllique et qui, par une gamme de transitions infiniment diversifiées, revêtent une âpreté sauvage et majestueuse dans les hautes régions montagneuses.

Considérez et observez aussi les habitants, leurs costumes variés, les mœurs si différentes ! observez-les quand ils travaillent ou quand ils s'abandonnent à la joie de leurs fêtes ! Ecoutez leur musique, partagez leurs repas frugaux, dégus'ez leurs bières savoureuses et aussi leurs vins exquis ! Ne vous contentez pas de voir l'Allemagne, vivez-la !

L'attention spéciale est attirée sur le fait que les montants en reichsmarks réalisés contre des chèques de voyage ou des lettres de crédit pour voyageurs etc., ne peuvent être utilisés que pour des voyages touristiques et seulement à l'intérieur de l'Allemagne. L'emploi de ces montants en reichsmarks à l'intérieur de l'Allemagne est restreint au paiement des frais de voyage, d'hôtel et d'entretien ainsi qu'au paiement des dépenses pour les besoins quotidiens.

Pour des informations se référer au Bureau Allemand de Tourisme, à la HAMBOURG-AMERICA-LINIE Place de l'Opéra, Le Caire.

PARFAIT

JUSQU'AUX CIGARETTES

Après un repas qu'aucune fausse note n'a déparé, le maître de maison veille jalousement à cet ultime détail : les cigarettes.

Il offre des

Laurens.

et rend ainsi un hommage discret au goût et à la distinction de ses invités.

cigarettes égyptiennes

ED. LAURENS

LAURENS "STELLA"

P.T. 3 1/2

LAURENS "ROYAL"

P.T. 4.-

LAURENS "FILTRA"

P.T. 4 1/2

(ELIMINATION DU 80 0/0 DE LA NICOTINE)

PENSEZ A VOTRE SANTE EN MEME TEMPS QU'A VOTRE PLAISIR - BUVEZ "STELLA"



**STELLA FORTIFIE
TOUT VOTRE
SYSTEME-
ELLE EST APERITIVE,
DIGESTIVE, TONIQUE**



Q uoi de plus délicieux, de plus rafraîchissant, de plus stimulant en ces journées torrides, qu'un verre de "Stella"!

★ Mais "Stella" est bien plus que cela. C'est un tonique qui donne de la force et de l'énergie à votre corps et à vos nerfs. Elle vous ouvre l'appétit, régularise vos digestions et vous fait mieux as-

similer les aliments. Enfin, par son effet calmant sur les nerfs, elle vous aide à mieux dormir.

★ "Stella" vous fait d'autant plus de bien qu'elle vous communique les éléments bienfaisants de la bonne bière dans toute leur force - puisqu'elle vous est servie fraîche; directement à sa sortie des caves de la brasserie.

STELLA

**LA BIÈRE
DE LUXE
FRAÎCHE**

ADM

la semaine égyptienne

la plus importante revue d'Orient

Rédaction - Administration

Le Caire, Rue Kasr-El-Nil (Imm. Baehler B)

STAVROS STAVRINOS

DIRECTEUR

Abonnements Annuels } Egypte P.T. 100
 } Etranger Frs. 100

Faisant suite aux numéros spéciaux qu'elle a dédiés à de grands écrivains, tels que Costis Palamas, G. Duhamel et Jules Romains, et aux poètes amis : Cavafy et Ahmed Rassim, « LA SEMAINE EGYPTIENNE » consacre aujourd'hui ce cahier à J. R. Fiechter.

Ce poète trop longtemps, s'est plu à demeurer dans l'ombre et le silence, mûrissant sa sensibilité et son talent. Il fut cependant, un des premiers collaborateurs de notre Revue. Quelques poèmes signés de simples initiales, le signalèrent à l'attention des lettrés. Mais bien peu surent reconnaître à travers cet effacement volontaire, l'animateur toujours prêt à mettre à l'honneur un autre que lui.

De rares amis savaient que l'auteur des «*Chansons à Miane*», parues en 1914, n'avait pas cessé de parfaire et d'augmenter son œuvre poétique, mais il fallut la parution, l'année passée, de «*Gammes et Préludes*» qui, en dehors des «*Chansons à Miane*» résumant l'essentiel de quatre recueils de vers les «*Echos de Jadis*» (1916) les «*Lieds*» (1918) les «*Poèmes*» (1929) le «*Rosaire Estival*» (1930) et l'émotion suscitée par le sombre lyrisme des «*Chants du Carmel*» publiés il y a quelques mois, pour que l'œuvre poursuivie au cours de ces quinze dernières années, prenant toute sa signification, assignât à son auteur, la place à laquelle il a droit.

La qualité de ceux qui ont répondu à notre appel, la ferveur de leur sympathie, prouvent combien est motivé l'hommage que nous avons tenu à rendre ici, au poète du «*Chant du Retour*».

Il y a dans les vers de J. R. Fiechter, une sincérité profonde alliée à une technique très sûre, qui donnent à ses poèmes leur secrète résonnance.

«Le vrai poète est celui qui en toute humilité, en toute générosité, nous enlève, nous arrache à nous-mêmes... Mais encore faut-il que l'inspiration soit contrôlée par la raison. La sensibilité restant la loi et la condition profonde de toute poésie exige une stricte discipline afin que, sans une syllabe de trop, sans un mot qui n'ait sa valeur propre se réalise la parfaite adéquation du sentiment et du langage.»

Cette ambition, J. R. Fiechter l'ayant fait sienne, l'a réalisée, avec une lucide ferveur et c'est dans cette modestie, dans cet effacement volontaire devant un art qu'il n'a cessé de servir en toute simplicité de cœur, que réside le secret de la réputation grandissant de ce poète vrai, auquel la «*Semaine Egyptienne*» est heureuse et fière d'apporter ici son hommage amical.

Fernand Leprette

Dans les *Chants du Carmel* que vient de publier M. J. R. Fiechter, il ne s'agit, certes, plus de gammes ni de préludes. Il ne s'agit même plus de divertissement. Le poète s'est mis au service de quelque chose ou de quelqu'un qui le dépasse infiniment. C'est son âme tout entière qu'il engage, cette fois, à fond, sans réserves, sur le plus grave des problèmes : celui de sa destinée, de son salut. Et voilà ce qui confère à ces nouveaux poèmes une exceptionnelle signification.

Le monde, ses plaisirs, ses vilenies, ses promesses, ses leurres, son tohu-bohu de foire ; tout

cela qui vous étourdit, engourdit, enivre, saoule, exaspère, accable ; tout cela aussi qui fait de vous un cadavre vivant, - le poète, un jour, le renie avec une secrète épouvante parce que le temps est venu de rendre compte. Assez de cette agitation dans l'équivoque, dans le mensonge, assez de ce jeu des « fausses apparences » ! Le temps est venu, pour lui, de gravir la montagne, de déposer son fardeau à la face du ciel et d'interroger. Qu'auraient à faire, dès lors, la coquetterie, le souci de l'attitude, dans une cellule du Mont Carmel, qui donne vue, ou presque, sur la Terre Promise ? A quoi servirait ici la ruse ou l'habileté ? Pour quelles

oreilles, les effets oratoires, les prestiges de la musique ?

Le poète bat sa coulpe d'un poing dur. Il se prosterne, à son tour, attend, espère. Et la réponse qu'il lui faut, c'est une parole qui comblera ce gouffre, toujours devant lui, de quelque côté qu'il se tourne, c'est une certitude qui lui rendra la paix du cœur :

*Je ne veux ni l'amour, ni l'estime, ni même
Etre compris de ceux que j'aime,
Mais donnez-moi, Seigneur !
Le calme et la joie intérieurs !*

Les *Chants du Carmel* sont donc d'inspiration religieuse. Les versets que le poète a inscrits en tête de chaque poème, les vocables et les images

qui naissent spontanément sous sa plume, montrent assez qu'il a fait de la Bible son livre de chevet. L'examen de conscience minutieux et tourmenté auquel il se livre, le colloque direct que, créature humaine, il en retient avec son Dieu, une fière démission de soi alliée à la pudeur la plus farouche, un ton âprement passionné et parfois un peu rauque, tout cela, semble-t-il, porte la marque protestante.

Ce n'est pas sans scrupule que le lecteur profane s'aventure à parler d'une crise d'âme aussi émouvante qui s'achève d'ailleurs sur un acte de

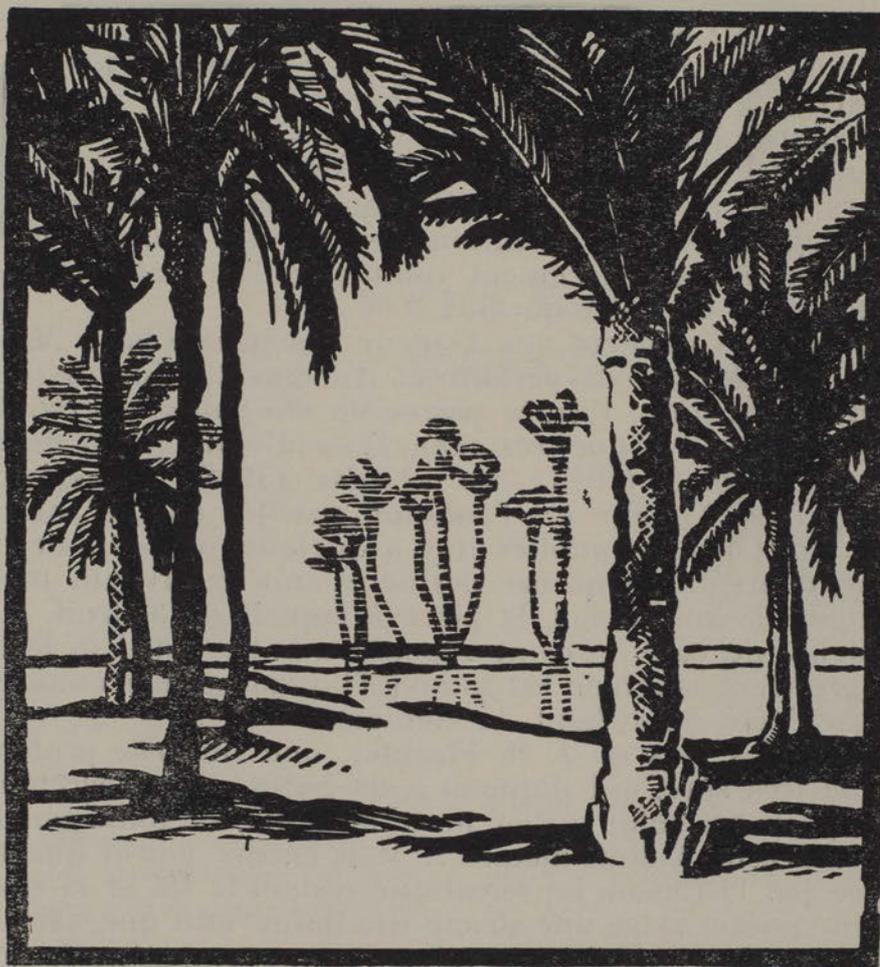
foi et porte en soi sa récompense et sa beauté. Pourtant, si M. J. R. Fiechter a bien voulu livrer ce nouvel ouvrage au public, c'est, sans doute, que le croyant est resté poète et qu'un poète croit toujours que, pour servir un noble dessein, des poèmes n'en doivent pas moins former une belle œuvre littéraire. Et il a eu raison.

A vrai dire, deux dangers le menaçaient. Virtuose du verbe, ayant un goût marqué pour le lied, connaissant, en particulier, toutes les ressources d'assonances et d'allitérations dont il avait, dans son recueil antérieur, *Gammes et Préludes*, tiré les plus heureux effets, il risquait peut-être

ici, sur des thèmes d'inspiration à la fois si grave et si élevée, de s'abandonner à des complaisances musicales et pour parler net, à des futilités prosodiques inopportunes. Ce danger, il l'a presque toujours évité. Bien mieux, il nous a donné ce petit chef-d'œuvre qui commence ainsi :

*Ce ne sont
Que trois sons
Que trois notes
Qui grignotent
Le silence.*

D'un autre côté, requis par son débat intérieur, anxieux de voir clair en son âme, il risquait de poursuivre sa méditation, les yeux fermés et de glisser vers l'abstraction spéculative. Ici en-



Dessin de Maurice Bouvier

core, qu'on se rassure. Dans le très beau *Chant du Retour*, par exemple, circule un air vif autour d'images des plus concrètes:

*Que la neige se fonde et qu'un matin bleuté
Te couronne, printemps! - Des oiseaux ont chanté
Mais permets que mon cœur, au bord de tes
eaux vives
Soit fidèle à l'hiver aux blanches perspectives...*

Justement, ce qui caractérise la poésie des *Chants du Carmel*, c'est une transposition heureuse du monde physique dans le monde moral, une interpénétration de ces deux mondes, pour ainsi dire, la poésie prenant figure par les sensations, celles-ci s'enrichissant, à leur tour, des nuances de l'âme, ce qui est, à proprement parler, poésie: le soleil est orgueil, l'hiver est lucidité, les flots ressassent leurs griefs, le cœur se déchire sur une claiè, la neige, enfin, apparaît avec sa valeur symbolique de pureté.

Ce qui la caractérise encore, c'est qu'elle est nette et dépouillée. Le poète n'attache de prix qu'à l'essentiel, voilà pourquoi il s'interdit, le plus souvent, tout ce qui ne serait que fioriture décorative, ronron oratoire ou simple développement. Il bride sévèrement son inspiration. Quelquefois même, le vers se tend à l'extrême, la strophe se déroule avec quelque raideur, avec une gaucherie comme voulue. Mais quelle force, en revanche, dans le rythme!

*Le vent, chien déchainé, harcèle le troupeau
Des arbres brusquement arrachés au repos.
Depuis des nuits, les flots avec les flots
ressassent
Leurs vieux griefs et leurs menaces.*

Notez la plénitude de ce début:

*Seigneur! me faudra-t-il redescendre en
la plaine?
Faudra-t-il que j'y vive, hélas! comme autrefois,
L'âme pleine de remords et de crainte en mon
manque de foi?*

Et la sobriété classique de cette notation:

*Savoir s'accoutumer au rythme de ses maux
Comme le Bédouin courbé sur son chameau.*

Quant au poème qui commence ainsi: "Te souvient-il de ces matins de ton enfance," il faudrait le citer tout entier:

*Un sol gorgé de pluie enfonçait sous tes pas,
Un feu d'herbe mouillée étouffait sa fumée
Et, menant leurs troupeaux, à l'heure
accoutumée,
Les bergers se hélaient et ne se voyaient pas...*

*Tout n'était plus que fausse apparence
et mensonge
Et le chaud souvenir des beaux rêves anciens,
Enfant qui te sentais trahi parmi les tiens,
S'estompait dans la brume et l'oubli d'un
vain songe...*

*Et tu suivais, d'un œil extasié, l'oiseau
Qui, de son vol feutré, déchirant l'étendue,
Montait, en chantant, vers la clarté disparue,
Arrachant, à grands coups d'ailes, à ces
réseaux
De brouillard et de deuil,
ta pauvre âme perdue!*

Ce qui fait, en définitive, la beauté de cette poésie c'est un vaste décor de plein air, buriné, à traits simples, qui joue son rôle de témoin et de symbole, ce sont des colloques à voix basse, fiévreux, coupés d'apostrophes, où se débat le salut d'une âme, c'est une violence passionnée, plus frémissante d'être contenue, une musique souvent âpre, un accent rauque très particulier, une sincérité dédaigneuse de l'effet, qui, pourtant, se traduit avec un rare bonheur verbal, et, pour tout dire, une grandeur qui n'est pas indigne d'un grand sujet.

Inscription

*Ce rocher nu, qui se dresse à pic, n'offre au vent
à la pluie, au soleil, qu'une surface grise
où rien dorénavant
ne saurait avoir prise...
Et cependant, dans l'ombre, une faille s'entr'ouvre
et, si tu la découvres,
ô Passant!
entre
en t'y glissant,
au plus profond de l'antre...*

Ecoute:

*Le Silence et la Nuit y confrontent leurs charmes
et puisent, goutte à goutte,
au creux du roc obscur,
l'eau ténébreuse que laissent filtrer les murs...*

Goûte:

Cette eau funèbre et lourde, a l'âcreté des larmes...!

(Inédit)

Henri Thuile

Te souvient-il lecteur des matins enchantés d'autrefois alors que montaient dans le ciel immuablement clair de ton adolescence la modulation de la flûte de roseau sur laquelle Fiechter accompagnait ses Chansons à MIANE? Les années depuis laissèrent tomber leurs feuilles sur l'étang bleu de ses yeux, Et au violon de «GAMMES ET PRELUDES» succède le concert des grands orgues sur lesquelles se jouent ces «CHANTS DU CARMEL» épanouissement sublime, neuvième symphonie de notre cher Poète.

Par quels chemins Fiechter êtes-vous donc monté si haut que nous sommes encore essouffés à vous suivre? De ce vert feuillage aérien dont s'abrite votre tête blonde arrive jusqu'à nous le déferlement somptueux de ces flots d'une si grave harmonie qu'à travers votre résignation nous ne percevons plus qu'à peine votre sourire.

Laissez-nous attendre que dans votre cœur la neige soit toute fondue et que plus riche de cette manne fertilisante, ayant fixé au sol une ancre qu'aucun vent ne chassera plus, triomphé du doute et terrassé l'Ange, vous entonniez pour nous l'Hosannah de la délivrance et le retour du printemps.

Ahmed Rassim

«La lumière luit dans les ténèbres et les ténèbres ne l'ont point reçue».
«Et tu veux que la vérité soit au fond de ton cœur.»

S. JEAN I. 5.
Psaumes LI. 8.

Pareil aux prophètes qui, aux sommets des montagnes entendent des harmonies que les mortels sont incapables de capter, J. R. Fiechter a vu les fluides qui font le monde continu. Et son rythme a roulé vers nous en lignes mouvantes, traçant une géométrie d'ondulations qui rappelle la surface de la mer «Il est une poésie qui parle à l'âme plus qu'au cœur» et des poèmes qui sont «les anneaux d'une chaîne reliant le visible à l'invisible».

Qui dont n'a pas été secoué de peur en lisant le dernier livre de Fiechter et en entendant vibrer sa nouvelle corde?

Des amis plus autorisés chanteront la flûte de roseau sur laquelle notre poète a accompagné ses derniers vers, et d'autres diront «la noblesse de ses inspirations qui s'efforcent à ne communier désormais que dans les beautés sereines de l'amour divin».

Je ne lui dirai, pour ma part, que ma reconnaissance de m'avoir transporté dans des régions célestes où j'ai connu un repos qui m'épouvante.

De la musique pure. Et ce pouvoir d'exprimer dans la couleur ses reflets multipliés. Un clavier immense depuis l'ombre noire jusqu'aux sommets éclatants.

Henri Thuile sentira-t-il jamais la tendresse de Dieu dans les vents du soir, dans la voix du muezzin qui flotte comme une écharpe, dans ces chants du Carmel, plus mauves que le Mokattam à l'heure où le crépuscule éteint les dernières pierres?

Un orage instrumental déchaîne un tumulte rythmé où l'on perçoit des clameurs, des gémissements et des soupirs de volupté.

Mais où suis-je? Et quelle est cette voix qui passe comme un nuage?

Sont-ce les agitations d'une âme qu'une grande harmonie déchirante domine des régions de l'invisible? Tout ici est mouvement. Mais c'est encore plus son esprit que sa forme.

De tous les poètes que je connaisse personnellement Fiechter est peut-être le plus complexe. Sa fraîcheur est émouvante: il croit en Dieu comme nous. Mais un orage symphonique, chaotique et parfois contradictoire habite son cœur contracté. Tout l'espace résonne comme une lyre des colorations et des lumières de son drame intérieur. Son modèle est toujours accusé d'ombres tragiques.

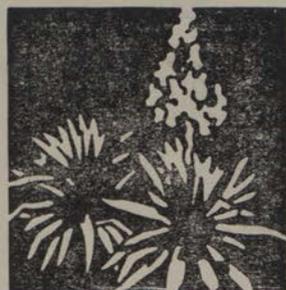
L'âme de Fiechter plane dans les grandes hauteurs. Et cette âme parfumée comme un fruit a toujours eu le mystère et l'infini de la musique.

Son tourment métaphysique m'a toujours laissé rêveur, et je suis devenu cet étranger échoué sur une planète nouvelle.

As-tu saisi, Henri Thuile, le sens des ondes qui flottent dans les profondeurs remuantes quand le drame divin convulse les âmes pâles pour les amener à l'expression spirituelle?

As-tu donc saisi le sens des saillies dominantes qui font soupirer, rire ou chanter la couleur?

Mais la couleur, pauvre Henri Thuile, est pareille aux tombeaux qui vibrent sous le soleil; et ce bondissement rythmique en proie au lyrisme ordonné de ceux qui absorbent le monde et lui donne le mouvement nécessaire, ne le laisse-t-il donc pas perplexé et rêveur?



«Lorsque l'esprit impur est sorti d'un homme, il va dans des lieux arides, cherchant du repos. N'en trouvant point, il dit: Je retournerai dans ma maison d'où je suis sorti; et, quand il arrive, il la trouve vide, nettoyée et ornée. Alors il s'en va prendre sept autres esprits plus méchants que lui; ils entrent dans la maison, s'y établissent, et le dernier état de cet homme est pire que le premier».

S. Matthieu, XII. 43-46.

*L*e bel été meurtri n'est plus qu'un souvenir;
L'automne au front blessé n'a pas su le guérir,
L'insouciant ardeur en regrets s'est changée
Et le vent a rompu les branches trop chargées.

*Il a fallu l'hiver lucide et sa rigueur
Pour arracher ma vie à l'ombre de la peur.
Un grand apaisement a précédé l'aurore
Et l'aube a désillé mes yeux près de se clore.*

*Comme du haut d'un mont, dans l'air givré, s'ins-
[crit,
Jusqu'aux moindres détails, l'horizon circonscrit,
J'ai compris tout l'orgueil de ces pauvres années
Devant ce paysage aux terres ravinées.*

*Et c'est à ce moment d'amère confusion
Que le ciel s'est penché sur cette dérision.
Le ciel s'est entr'ouvert et, douceur qui s'épanche,
Il a ouaté le sol d'une neige si blanche,*

*Si blanche - neige frêle au chant silencieux!
Que l'espace et mon cœur, et la terre et les cieux
N'étaient plus que blancheur... Et Tu m'as dit: «Je
[t'aime!
Et ta voix, ô mon Dieu! m'a rendu à moi-même!*

*Et tout était si vrai, si pur, si radieux,
Une telle clarté éblouissait mes yeux,
Que rien ne pouvait plus obscurcir cette neige
Et corrompre l'air vif où tout effort s'allège.*

*Le temps a fui; les jours se sont continués,
Ma ferveur, Tu le sais, n'a pas diminué;
Mais pour m'être approché, Seigneur! de Ta pré-
[sence,
J'ai peur de l'avenir et de ses exigences.*

*Vois! La neige là-bas s'effondre par endroits,
Et, dans ses profondeurs, une vie à l'étroit
S'impaticente et germe, un élan se libère,
Une douceur subtile amollit l'atmosphère.*

*Je crains ce renouveau, Seigneur, car je le sens
Arriver jusqu'à moi. Il se glisse en mon sang,
Et c'est pourquoi j'ai peur d'affronter la trahison
De ces heures de trouble et d'ardeur indécise,*

*Alors que la saison qui mue et cède au temps
N'est déjà plus l'hiver et n'est pas le printemps!
Et j'ai peur de la vie et de la multitude
Après ce grand silence et cette plénitude.*

*Ici, nous étions seul à seul. Tu m'a parlé.
D'amour et de pardon je me suis vu comblé.
Ah! Seigneur, que Ta main me guide et que je sache
Repartir, l'âme ferme, au devant de ma tâche!*

*Que la neige se fonde et qu'un matin bleuté
Te couronne, printemps! - Des oiseaux ont chanté -
Mais permets que mon cœur, au bord de tes eaux
[vives
Soit fidèle à l'hiver aux blanches perspectives...*

• • •

*Oui, d'avance, Seigneur! je dénombre mes chutes;
Je sais mon inconstance et l'enjeu de la lutte
Qui m'attend, quand j'aurai quitté cette retraite
Et repris le chemin où le doute me guette.*

*Je le sais! Cependant, Seigneur, se pourrait-il
Que loin de Toi, un jour, je retourne en exil,
Et que l'Enfant prodigue abandonnât son père
Pour retrouver sa kante et toute sa misère?*

*Se pourrait-il, Seigneur, qu'à ce point Ton amour
Se détournât de moi?*

— Seigneur, sois mon recours,

*Ou ne me laisse, alors pas franchir cette porte,
Mais que je tombe ici, et que l'Ange m'emporte
Avant que, doublement, mon âme ne soit morte...*

J. R. FIECHTER

André de Launois

M. J. R. Fiechter est amoureux de l'Égypte et de l'Orient. Il le proclame volontiers; il le proclame avec foi.

On s'attendrait donc à trouver dans les vers de cet excellent poète un des meilleurs parmi les écrivains d'Égypte, la traduction des sentiments qu'il croit être en lui. Mais, en les lisant, ô, surprise, c'est un J. R. Fiechter très différent de l'image, qu'à l'entendre on s'était faite de lui, qui apparaît.

Il y a dans sa poésie un sentiment profond de la nature et il est le seul ici à donner l'impression que dans son amour de cette nature, il y a autre chose que du verbalisme.

Mais, ce ne sont jamais ni les sables, ni les arbres, ni les horizons d'Égypte ou d'Orient, que chante M. J. R. Fiechter. Il n'est, pour ainsi dire, pas un des morceaux qui figurent dans son dernier recueil «LES CHANTS DU CARMEL» où n'apparaissent les souvenirs d'une autre terre, sa terre natale. Paysages de printemps d'Europe, tout fleuris d'églantines, d'au-tépines, paysages d'hiver d'Europe, sur lesquels la neige met sa blanche tache lumineuse, tel est presque toujours le cadre où M. J. R. Fiechter situe ses méditations. Ces méditations elles-mêmes, du reste, ont une source dans les vieilles légendes, dans d'anciennes reminiscences de chez lui, de chez nous, en sorte que ce poète d'Orient qui paraît tout féru d'Orient, trouve en réalité, sans peut-être s'en douter, son inspiration dans son Europe, dans sa Suisse natale. Il reste un poète d'Occident.

Mais il est un poète authentique, plein de sensibilité, tout frémissant d'humanité.

Il nous importe peu qu'il ne soit pas ce qu'il croit être, s'il nous fait entendre des accents qui nous touchent et même souvent nous conduisent à penser. Parfois même, grâce à lui nous effectuons sur nous-mêmes et sur les plus doux de nos souvenirs, un retour qui charme et nous émeut.

Poème Liminaire

Ouvrir les yeux, baigné d'un jour pur et glacial,
Sentir un sang plus vif battre dans sa poitrine
Et sans bouger, semblable aux minces figurines
Qu'enchâsse l'ouvrier dans un bloc de cristal,
Rêver, les yeux baignés d'un jour pur et glacial!

La chambre prend des airs de blanche cathédrale
Et la froide clarté qui filtre des carreaux
Transformés par la nuit en féerique vitraux,
Revêt le moindre objet de la pâleur lustrale
Que l'aube d'hiver filtre à travers les carreaux!

Vois! le frêle fouillis des feuilles, des fougères,
Ces palmes de mica, ces volutes d'argent
Et bouquets nés du givre et du gel, émergeant
Diaphanes, ces fleurs aux corolles légères
Où le matin suspend ses volutes d'argent...

Des ailes de lumière en tremblant se déploient!
Mon âme! retrouver le Paradis Perdu!
Retrouver le séjour des Forts et des Elus!
Siegfried! voici le Graal! la Rémission! la Joie!
Mon âme a reconquis le Paradis Perdu!

Pour ton cœur désormais, il n'est plus de blessure!
Perds jusqu'au souvenir de tes habits de deuil
Et chante, purifié de ton passé, l'orgueil
De vivre intensément dans l'atmosphère pure
Des sommets, délivré des péchés et du deuil!

Mais dérision! Ton corps porte en soi l'anathème
Promis à qui, rêva l'exemple des Héros!
Ton souffle a défloré le rêve des vitraux,
Désormais, il n'est plus pour toi de diadème,
La terre hostile est sourde à l'appel des héros!

Amertume, honte bue! ô regrets! nostalgie!
Te revoilà toi-même! Hélas! que reste-t-il
De tes chants, de tes vœux, de ton cœur en exil,
De ta fierté native et de cette magie
Qui te fit mieux sentir ta chute et ton exil?

Le Réel te contraint à déposer les armes...
Cette chambre au jour cru, dis? la reconnais-tu?
De son torchon brutal, la Vie au front têtue
A déjà dépouillé la vitre de ses charmes,
Elle qui te poursuit, — Dis! la reconnais-tu?—

De son morne regard tout embué de larmes!...

Henri Martin

A. J. R. FIECHTER

*Tu nous as ce matin entr'ouvert ta fenêtre,
Et nous t'en rendons grâce!
Devant ton âme nue, au tréfond de ton être,
Nous sommes face à face!*

*Tu nous as mené par la main
Dans tes sentiers d'épine,
Nous avons peur des lendemains
Que la Vie nous destine. !*

*J'ai retrouvé ton sang aux ronces des chemins
Du Carmel et de Palestine,
Ton sang qui lentement s'égoutte,
ô quelle angoisse dans ton doute!*

*Nous avons souffert quand ta voix
Appelait le Seigneur au secours de ta foi!
Ame en péril, sens-tu nos coeurs las qui frissonnent?
Oui, de faire le point, voici l'heure qui sonne:*

*Nos coeurs tristes, lourds, obérés,
C'est ton Chant du Carmel qui les a libérés!*

En Mer, le 12 Mai 1935

H. Ecuyer

Faut-il voir dans la succession des titres de ses volumes de vers une intention de l'auteur? Les «*Gammes et Préludes*» ne seraient-ils que des exercices préparatoires comme ceux par lesquels les virtuoses se font la main, avant d'exprimer par la musique même, ce qu'ils ont dans l'âme? Je n'affirme rien, le temps m'ayant manqué pour une étude comparative. Toujours est-il que les «*Chants du Carmel*» apparaissent comme chargés d'un message et que c'est par là qu'ils méritent d'obtenir, outre le succès littéraire qu'il ait aisé de leur prédire, un succès d'un autre ordre, plus significatif et plus durable.

Oeuvre musicale, certes, où chaque mot «sonne» admirablement. La coupe des strophes et le rythme en sont aussi variés qu'on peut le souhaiter, et c'est une joie que d'y suivre le jeu de l'alternance des rimes, jusqu'à ce «*Chant du retour*» qui clôt le recueil en déroulant comme une écharpe soyeuse la longue et souple théorie de ses alexandrins.

Oeuvre picturale aussi. M. Fiechter est un visuel autant qu'un auditif, et ses poèmes abondent en expressions qui «font tableau», comme disait mon professeur de littérature, et qui leur donnent relief et coloris.

Le cadre est purement oriental, si l'on met à part une reminiscence des pâturages jurassiens ou de la femme de Barbe-Bleue, une image cinématographique ou le thème de la neige qui revient à deux ou trois reprises. Partout ailleurs, c'est la mer, dont «*les flots, aux musles blancs de bave — s'accrochent pour le mordre au rocher qui les brave;*» ce sont les dunes de sable, c'est le «*haut feuillage aérien*» des palmiers, ce sont les cactus aux «*lances acérées*», c'est le ciel où l'on voit courir «*la fantasmagorie inquiète des nuages*», ou bien les

étoiles qui sont là toujours mais n'apparaissent que dans l'ombre: ce sont les bédouins et leurs chameaux... ou des échos de musiques indigènes; c'est la cellule blanche où vient puer un rayon de soleil; c'est le Carmel lui-même, montagne soeur du Sinaï, théâtre de l'activité du prophète Elie, résonnant encore du souvenir de la célèbre mise en demeure. «*Jusqu'à quand boîterez-vous des deux côtés? Entre l'Eternel et Baal, il faut vous décider à choisir!*»

Or, dans cet environnement prédestiné, voilà que nous sommes témoins d'un drame intérieur, et que chaque scène et chaque tableau prennent, comme dans la Bible un sens de parabole. Une âme d'homme, dans la solitude et le silence, se contemple avec horreur, clame son dégoût et son repentir, passe condamnation sur elle-même en acceptant sans résistance les jugements impitoyables de Dieu, puis se reprend à espérer, supplie, croit au pardon, dépose son fardeau, retrouve la paix; des coeurs qui souffrent se cherchent et se rejoignent dans l'infini.

Tout cela s'exprime par des mots très simples, volontairement sobres et dépouillés, mais dont chacun est lourd de vie intérieure. La langue de M. Fiechter est un instrument sonore, expressif et sensible, aux résonnances profondes et multiples, dont chaque note crée autour d'elle un riche faisceau d'harmoniques.

Il faut laisser agir sur soi chaque poème séparément, et les plus courts ne sont pas nécessairement les moins riches et les moins évocateurs; mais il faut aussi les lire tout d'une haleine, et se laisser emporter par la progression de ce dialogue intérieur, qui devient un corps à corps pathétique avec Dieu, pour s'apaiser finalement dans des hymnes où se mêlent avec tant de vérité, la confiance et la crainte: «*Je crois, Seigneur, viens au secours de mon incrédulité.*»

Josée Sékaly

Le plus grand drame humain n'est pas celui qui déchire deux créatures; c'est celui qui s'élève entre Dieu et sa créature. Il n'y a pas de lutte plus poignante, dont l'enjeu soit aussi grave. Cette question résolue, les autres se dénouent aisément, car elle les commande toutes: le sens de la vie, celui de la mort, l'amour, la place exacte à tenir entre la justice et la bonté, le devoir envers le prochain et le devoir envers soi-même... et tant d'autres, tant d'autres qui assaillent quotidiennement notre ignorance et notre fragilité !

Devant une foi inébranlable qui comble le cœur et l'intelligence, tous les obstacles, extérieurs et intérieurs, qui s'opposaient au bonheur spirituel et entravaient l'essor de la personnalité, tombent comme par enchantement. Tout s'ordonne dans un rythme immuable; les vérités pressenties ou révélées s'accrochent, comme des étoiles, dans notre champ visuel; l'atmosphère, troublée par nos passions et nos doutes s'éclaircit, resplendit d'un éclat serein; tout est limpide en nous et autour de nous. Les échos des choeurs célestes nous parviennent. Il n'y a plus de mystère sur la terre; il ne reste que le mystère divin devant lequel l'âme s'incline, éblouie, adorante.

*Je ne veux ni l'amour, ni l'estime, ni même
Être compris de ceux que j'aime,
Mais donnez-moi, Seigneur !
Le calme et la joie intérieurs !*

C'est l'essentiel, mais qu'il est difficile à obtenir ! La foi de notre enfance, que nos éducateurs nous ont scrupuleusement inculquée, s'adressait bien plus à notre sensibilité qu'à notre raison. Plus ou moins libérés de leur tutelle, lâchés dans la vie, nous nous sommes aperçus avec effroi que cette foi reposait sur la confiance ingénue, aveugle, des jeunes années. Les croyances que nous pensions définitivement fixées, indestructibles au plus profond de notre être, se sont effritées devant cette rage d'introspection qui est la maladie des époques trop intellectuelles. Avec la superbe de la jeunesse qui s'imagine pouvoir tout renverser et tout reconstruire, nous avons examiné, un à un, les dogmes que nous avions admis, sur les bancs du collège, en bloc et sans réflexion. Les certitudes deviennent d'angoissantes interrogations. Toute la religion est à refaire pour notre usage personnel. L'éducation que nous avons reçue de nos parents et de nos professeurs était préparatoire; celle que nous nous donnons, aidés par l'expérience, sera vraiment efficace et durable, parce que nous en connaissons tout de même mieux que nos pédagogues — fussent-ils les plus attentifs et les plus avertis — nos besoins, nos lacunes et nos désirs.

Mais qu'est-ce au juste qui déclenche la crise religieuse que l'on peut situer entre la seizième et la vingtième année ? L'absence d'humilité ou la volonté désespérée de voir clair avec l'esprit ? Jus-

qu'à l'avènement de la douleur, que de tempêtes où l'âme louvoie, péniblement désarmée... que d'adhésions exaspérées, éphémères, à des folies extrêmes ! On ne peut même pas affirmer que la bonne et saine douleur nous ramène plus vite à Dieu, car si le pire fléau, l'orgueil, s'en mêle, nous ne nous trouvons jamais plus éloignées du salut. Ces tourments, ces angoisses, ces attentes et ces hésitations pathétiques, ces refus hautains de l'âme ancrée dans son erreur, suivis d'appels vers Dieu qui demeurent sans réponse, le grand, pur et profond poète qu'est J.R. Fiechter les a exprimés en des soupirs, des cris, des sanglots qui se fondent harmonieusement dans un chant d'actions de grâces.

Dieu se révèle à nous, non pas au moment que nous désirons, mais à l'heure qu'il choisit, quand il nous juge assez purs. A nous de hâter sa venue, comme on prépare une maison en prévision d'un jour de fête. Pour se mettre dans l'état propice au colloque de Dieu et de sa créature, il faut faire le silence et la solitude en soi :

Ma cellule est étroite et nue et je suis seul.

Quelle retraite plus grandiose que les hauteurs du Carmel peut souhaiter le voyageur égaré ? Il a laissé à la porte tous les esprits de la terre dont les voix pernicieuses et tumultueuses s'unissent aux sifflements de la tempête :

*Le vent, chien déchaîné, harcèle le troupeau
Des arbres brusquement arrachés au repos...*

Il se remémore ses matins d'enfance, âge d'or à la fraîcheur paradisiaque, où il était le miroir de Dieu. Cette évocation le jette dans un océan d'a-mertume et de regret :

*Je vois une telle pourriture
Au fond de toutes les créatures,
J'exècre tant ma propre nature
Que je hais même mon écriture
Témoin muet de mon imposture...*

La vue d'une fleur auréolée de soleil « qui lui sourit au passage » l'emplit de douceur et de confiance :

*Si même le cactus pare de fleurs dorées
Ses lances acérées,
Espère en la force
Qui, de ta rude écorce,
Fera surgir la fleur de douceur et de ciel.*

Dieu a multiplié les images de beauté pour nous consoler, nous aider à espérer et nous rapprocher de Lui. La contemplation de la pureté rafraîchit l'âme.

S'inspirant des Livres Saints, le poète, en les paraphrasant, a marqué toutes les étapes qui conduisent à l'apaisement suprême. Mais cette sainte félicité, cette plénitude spirituelle, conquises en des jours d'âpres luttes, en des nuits de fièvre et d'insomnie, par un renoncement héroïque à tout ce que

l'on a aimé — jusqu'à soi-même — sont-elles permanentes ? Est-on sauvé une fois pour toutes ? Est-ce à dire que nous n'aurons plus de combats à soutenir contre les embûches de la vie et nos propres fantômes ? Non, hélas. L'être humain ne peut se maintenir à ces hauteurs prodigieuses où il entend distinctement la voix du Seigneur. Il n'y accède que temporairement. Mais doit-il regretter que ses ascensions soient immanquablement suivies de rechutes ? Son mérite ne serait pas grand si un seul effort, la lyrique ferveur d'une minute, suffisaient à le rendre possesseur des vérités éternelles.

Dans une pieuse retraite, loin des vains bruits de la terre et de l'agitation insensée des mortels, il est relativement facile de s'enfermer dans un jardin sacré, de concentrer ses pensées que la vie matérielle disperse en futilités, de s'élever, par des exercices spirituels et des méditations prolongées, jusqu'à la compréhension parfaite de Dieu. Ce n'est qu'une fois replongé dans l'humanité tapageuse, dans le cercle rigoureux des devoirs quotidiens, dans le creuset des tentations multiples, que l'on peut vérifier la solidité d'une foi récemment acquise. Les faux pas sont inévitables, mais cette guerre incessante est la dignité de l'homme. Les fautes ont leur utilité : elles préparent des relèvements héroïques, elles nous enrichissent d'expérience et nous donnent une conscience toujours plus précise de nous-mêmes.

Mais l'on comprend l'angoisse du fils prodigue qui vient de retrouver son père et qui craint de le perdre encore. Il a neigé sur son âme et il est tout ébloui de cette pureté, de cette blancheur.

Cependant, le printemps s'annonce :

*Je crains ce renouveau, Seigneur...
Et j'ai peur de la vie et de la multitude
Après ce grand silence et cette plénitude.*

Inquiétude justifiée, mais qui ne saurait abattre la confiance dans un avenir radieux.

Après les espérances bondissantes du printemps dont la froide raison a dénoncé maintes fois la vanité — mais auxquelles on se laisse toujours reprendre ; — après l'obsédante et voluptueuse présence de l'été qui raffermirait en nous l'amour démesuré de la vie ; après la mélancolie torturante de l'automne fertile en regrets, en désenchantements, en désespoirs, il y aura de nouveau, sur la terre lasse d'avoir tant peiné, tant aimé, tant souffert, le vol silencieux et virginal de la neige...

Cycle immuable des saisons, rythme éternel de la terre et de l'âme, soumises toutes deux à la loi du changement...

Nizza

Bien des soirs je me suis penchée sur *«les Chants du Carmel»*, le dernier livre de J.R. Fiechter poète.

Si *«Ces Chants du Carmel»* ont pour moi la réalité du langage de l'âme, il me serait impossible de la confondre avec une émotion d'esprit.

Poèmes rythmés, sincères, accentués d'un protestantisme émouvant dont je ressens en moi la possibilité, *«les Chants du Carmel»* m'atteignent et m'aiment. Je me connais assez pour oser le leur rendre.

Georges Dumant

Je n'hésite pas à placer M. J.R. Fiechter au premier rang des poètes d'Egypte d'expression française. Par la délicatesse, la subtilité et la noblesse de ses inspirations, il emporte à la fois le suffrage des lettrés et celui du grand public. C'est un poète, et d'excellente veine. Evidemment il l'est par la facture et la science spontanée du rythme musical, mais il l'est surtout par sa sensibilité grave et par le drame du cœur sur le chemin du perfectionnement moral.

La courbe tracée par M. J. R. Fiechter au long de son oeuvre poétique souligne l'évolution de cet esprit distingué. Parti de la poésie pure, de la poésie pour elle-même, il est parvenu à se dépouiller de tout le côté charnel de son art et à escalader ces hauteurs où l'âme peut encore garder quelque nostalgie du passé, mais s'efforce à ne communier désormais que dans les beautés sereines de l'amour divin.

Voilà qui n'est pas banal au jour d'aujourd'hui. Un tel sentiment de la vie et de son but a un je ne sais quoi de rare et d'émouvant. Cela est d'une fraîcheur charmante. Aucune naïveté, oh ! loin de là, mais la conscience nette de la vanité de tout ce qui ne s'appuie pas sur le réel invisible, c'est à dire sur le mystère de l'ordre éternel.

Mais il s'agit tout de même d'amour. Et reconnaissons que pour en parler il n'est encore que la poésie pour le faire avec le minimum de risques — du moins pour en parler d'une certaine façon qui implique l'éloquence, l'ardeur, la frénésie, la joie, et aussi la souffrance, et même une pieuse folie. Quand l'âme veut se confier sans passer par l'intermédiaire de la raison elle ne peut employer que le truchement du vers. Ces beaux accents qui s'élancent d'un jet à la conquête du monde, la prose même la plus belle n'arrive pas à en soutenir le rythme vainqueur.

Ce qui fait du dernier livre de M. J. R. Fiechter une oeuvre à part, d'une haute tenue et d'une éloquente résonance, c'est que pour le poète la divinité n'est plus invisible. Ses colloques avec Dieu semblent des prières adressées à une divinité au visage humain, soit qu'elle lui apparaisse dans les attributs de la bonté ou de la sévérité.

J'ai déjà dit ailleurs que de tels vers me rappelaient Verlaine mais un Verlaine protestant. Je n'y trouve pas sans doute cet écho candide de l'âme sur qui la vie et ses hontes n'ont pas laissé d'empreinte, cette inconscience délicieuse qui fait du poète de *«Sagesse»* et de tant de poèmes qui sont parmi les plus beaux de la langue française, une exception, un phénomène — mais j'y trouve, par contre, dans un style moins spontané et d'une cadence plus sèche, une vérité plus troublante d'être en effet plus vraie, et comme l'écho d'une nostalgie toute actuelle.

CANTILÈNE

*Sur un vieil air de violon
Mourant aux échos du vallon,
En un sanglot j'ai dit la peine,
La peine dont mon âme est pleine...*

*Mais celle que pleurait mon âme,
Sans écouter ma plainte vaine
A repris sa marche incertaine...*

*Et l'ombre tombe comme un blâme
Sur mon Amour et sur mon Ame...*

Les Chansons à Miane 1914)

**L'ENFANT PRODIGE D'AUJOURD'HUI**

*L'enfant prodigue d'aujourd'hui,
L'enfant prodigue que je suis,
N'a pas comme autrefois celui des Ecritures
Franchi le seuil
De sa maison, pour s'en aller, ivre d'orgueil,
Courir le monde à l'aventure.*

*L'enfant prodigue d'aujourd'hui,
Simplement est resté chez lui,
Mais son âme et son cœur étaient absents et comme
Un étranger,
Il vécut chez les siens le rêve mensonger
Qui l'exila d'entre les hommes.*

*L'enfant prodigue d'aujourd'hui,
Hors du monde réel a fui!
Sans sortir de lui-même, il connut les extases
Des voluptés
Les plus rares, et tous les triomphes chantés
Par ceux que leur orgueil embrase.*

*Et le prodigue d'aujourd'hui
N'a jamais rien autour de lui
Entendu des appels, des rires et des larmes.
Rêveur distrait,
Indifférent, il a passé. Le rêve offrait
A son âme bien d'autres charmes...*

*L'enfant prodigue d'aujourd'hui,
Vécut ainsi longtemps... et puis
Un soir, il s'éveilla de sa trop longue ivresse
Et voici,
Tous ses proches étaient morts, et ce n'était partout
Qu'abandon, reproche et tristesse...*

*L'enfant prodigue d'aujourd'hui,
Dès lors pour toujours est celui
Qui dans l'ombre à tâtons, va sans but et sans guide
Ne sachant plus
Qu'entendre sans fin, la voix des jours révolus
L'accabler dans la maison vide...*

*Et pas plus demain qu'aujourd'hui
L'enfant prodigue que je suis,
Sait qu'il ne connaîtra, le pardon de son frère...
Ceux qui l'aimaient
S'en sont allés...*

*L'enfant prodigue n'a jamais
Quitté la maison de son père...*

«Les Echos de Jadis» (1916)

*J'ai vu sourire l'églantier
Aux arbres en fleurs du verger
Dans l'air léger...
Aujourd'hui, déjà la gelée
Déchirant leur robe étoilée
Jonche de pétales tremblants
Le sol tout blanc...*

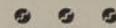
*J'ai vu fleurir au vent d'amour
Mon cœur si joyeux et si lourd
Au gré des jours...
Trop tôt j'ai cru le ciel en fête,
Mon âme s'agite, inquiète,
Craignant de connaître elle aussi
Deuil et souci...*

«Lieds» (1918)



*O flots! qui simulez en grondant sur la rive,
le bruit puissant, d'un grand moulin broyant le grain
sous ses meules d'airain;
pareille à vous, ma vie use ses forces vives
en rêves, en tourments,
vains indéfiniment...*

*Mais sous l'afflux bruyant des vagues démarrées
n'entendez-vous jamais, du plus profond des flots,
sourire désespéré, le lamentable écho
d'un cœur à la merci de ses propres marées...*



*Midi... Ruisselement, flammes, torpeur, azur!...
Dans le ciel vide, seul, un épervier tournoie
Et brusque sur
sa proie
décoche son vol sûr...*

*Angoisse, âpre épervier de mon ciel bleu, rapace,
Dont ma plus humble joie a connu la menace,
du plus profond
de l'invisible
fonds,*

*ô guetteur à l'affût, qui m'as choisi pour cible,
et puisse mon orgueil enfin savoir jusqu'où
je saurai, sans faiblir, résister à tes coups!...*



*Le soleil, ballon pourpre, a franchi l'horizon
et de l'autre côté de l'obscur prison,
il jette triomphant, à la nuit qui le voile,
son lest diamanté d'ombre bleue et d'étoiles!...*

«Le Rosaire Estival» (1930)



J. R. FIECHTER
(Lino de Maurice Bouvier)

Paul Jorland

Presque coup sur coup, M. Fiechter nous donne deux recueils de poèmes d'inspiration très différente.

Après «Gammes et Préludes» voici les chants qui furent inspirés au poète au cours d'un voyage, suivi d'un séjour au Mont Carmel, près de Haïfa. Le lieu était propice pour fuir la turbulence du monde et pour se retremper aux sources du divin.

Sensible aux impressions que la nature prodigue à qui sait ou qui peut sentir avec toute sa chair, sensible aussi au souffle de l'esprit qui anime imperceptiblement ce haut-lieu épuré de tout miasme, M. Fiechter exalte son âme en vacances à ce double contact.

De son promontoire, il voit la mer qui assiège le roc. C'est l'image des passions qui harcèlent l'homme. Et dans un poème au rythme heurté, métaphorique, il nous pose en plein cadre, au cœur de la double tourmente qu'il entreprend de chanter. Puis, dans le calme du monastère, les cloches égrenent leur paroles mystiques. Cette paix trouvée, plutôt que retrouvée, fait jaillir un flot d'images dans l'esprit délicat du poète, et tandis qu'il relit la Bible, seule lecture utile en ce saint lieu, des poèmes se composent sous forme de tableaux, miniatures verbales qui dissimulent mal une sourde angoisse née du péché, que seule l'image du patient bédouin arrive à calmer.

Et le poète berce son cœur entre ces alternatives: souvenirs d'antan:

Te souvient-il de ces matins de ton enfance... qui lui donnent du courage, voix intérieures qui clament la déchéance de l'être humain, appelé à se fondre inéluctablement dans une terre définitive. Devant l'image de la mort que suscitent impitoyablement les cellules du monastère, ses cours silencieuses, ses habitants plongés au fond de leur conscience, ce ciel qui vit les prophètes et Jésus, ces

horizons tranchants comme le dernier jugement, le poète gémit, redoute, appelle une absolution qui semble ne jamais devoir venir. Une suite de notations extrêmement délicates donne à cette partie de l'œuvre un accent poignant dont on ne peut se distraire.

Le poète sent son âme en péril. Dans la nuit sereine, il interroge le ciel où les étoiles paraissent des yeux divins, et, frissonnant, il appelle Dieu, le reconnaît et lui dit son attachement.

Oui, c'est bien en lui qu'est le salut, lorsque l'inquiétude ronge l'âme. Comme le vent favorable qui pousse la barque ballottée jusqu'au port le plus sûr, le Seigneur est là qui guide l'âme ardente, et la mène au séjour de la paix.

Toute l'œuvre est composée sur ce rythme: espoir désespoir, tourment du péché, béatitude du pardon, violence et calme, appel vers la vie, appel vers la méditation. Dans cette lutte entre l'ange et la bête on sent tout de suite que c'est l'ange qui l'emportera. Et quand l'ange est venu, triomphant, chercher le prix de sa victoire, un cœur tendre et lavé, la voix du poète se fait solennelle, et, dans une suite d'alexandrins bien martelés, entre posément, di-

gnement, avec la sérénité qui convient à toute libération définitive, dans la paix du Seigneur où tout n'est qu'amour et bonheur.

Si l'on voulait citer les beaux vers de ce recueil d'une valeur certaine il faudrait tout citer. Jamais J. R. Fiechter n'avait atteint une telle cohésion entre l'idée et l'expression verbale.

Sa langue, toujours musicale, abonde en images délicieuses, et sait traduire avec la mesure qu'exigeait le sujet, les sentiments les plus beaux de l'âme humaine.



Dessin de Maurice Bonvier

CANTATE

*Du lit étroit où geint ma carcasse malade,
Alors que mon esprit nomade
Rêve des clairs matins
Qui lui rendront l'espace,
Par la fenêtre basse,
Je guette, à l'Orient, dans le ciel incertain,
L'aurore détacher du flanc des coursiers sombres
Leurs carapaçons d'ombre,
Et riieuse, lustrer la croupe des grands bois
Qui, tout fumants encor s'apaisent à sa voix.
Un émoi d'aube tremble au creux noir des feuillages
D'invisibles courants me baignant au passage...
Espalier de la nuit au mur de l'horizon
Le tilleul du jardin échappe à sa prison,
Et tend au jour naissant le front ceint de rosée,
De sa verte frondaison...
La respiration de la terre
S'est faite douce et si légère
Que, pressentant un grand mystère;
L'âme humblement devant cette Nativité
Se tait et se compare à la fragilité
Des bules irisées
Que soufflent, en jouant, les enfants, dans le ciel...
Une lueur pâle et diffuse
De tous côtés ruisselle et fuse
Dégageant l'essentiel
De la masse confuse...
Le tronc svelte apparaît, l'arc des branches se ploie;
Le dôme clair où court un froissement de soie,
Triomphal se déploie,
Et brusquement surgit d'un ténébreux sommeil,
Dans la lumière, dans la joie,
Vainqueur, vermeil,
Sûr de sa force
Fier de sa sève, du sang
Qui bat à coups pressés sous sa robuste écorce,
Le tilleul, libéré, tout flambant de rayons,
Centre enraciné d'un immense tourbillon,
Tandis que le soleil jaillissant hors du gouffre,
Eclabousse d'un flot de phosphore et de soufre,
la farouche splendeur du ciel incandescent,
Dans la lumière ardente,
Debout le tilleul chante,
Gigantesque et vivant,
Chante! face au levant
— Qu'importe si je souffre! —
Le cantique éperdu de sa résurrection...*

*Taine, après avoir cru aux hommes comme aux li-
vres,*

*Au moment de mourir voulant r'apprendre à vivre,
Demandait le secret des dieux et du destin
Aux platanes de son jardin...
Tilleul, ancré profond dans la terre natale
Egale, à chaque instant,
Dans le rythme constant
Que la nature impose
A tes métamorphoses,
Aux montagnes, aux mers,
Aux forces primordiales,
Qui sans cesse recrée en son sein l'univers;
Tilleul, soumis et libre
D'avoir su te plier aux lois de l'équilibre,
Comme aux lois des saisons,
Esclave du soleil et roi de l'horizon,
Tilleul indifférent, tout à ta plénitude,
Toi dont ma solitude
Interroge la vie harmonieuse et pleine,
Me feras-tu comprendre enfin la dérision
Du vague de cette âme insatisfaite et double,
De cet esprit fantasque et de ce cœur que trouble
Une ombre de femme, un bruit de pas, une voix
Et l'écho de paroles plus vaines
Que les reflets d'un ciel changeant dans la fontaine?
O mon tilleul, mon beau navire frémissant,
Carène musicale aux cordages bruissants,
De ta proue aérienne ouvrir au gré des vents
Dans les flots d'air mouvant
Un odorant sillage...
O céleste voilier de mon rêve exalté,
Autour de l'axe sûr qui fait ta majesté,
Sans fin recommencer, sans souci des orages,
Le périple harmonieux de ton calme voyage...
Découvrir de plus loin, dominer de plus haut,
A chaque nouveau cycle un spectacle nouveau,
Et pour savourer mieux l'extase et le vertige
De planter plus avant sa cime dans l'azur,
Sans trêve ni répit, dans un sol plus obscur
Enfoncer plus profond, sa racine et sa tige...
Se donner tout entier aux souffles de l'espace,
S'ouvrir passionnément à la brise qui passe,
A l'infini vibrant de rythmes et d'odeurs,
A la tendre ferveur
D'un feuillage amoureux des plaintes et des teintes,
Et de cette splendeur
Musicien solitaire,
Dégager chaque jour une voix plus distincte,
Pour la fondre, sans rien qui la trouble ou l'altère,
Dans l'éternel le symphonie
Où la terre et le ciel en tremblant communient...*

Etienne Meriel

Ces *chants de Carmel* sont des poèmes d'allure légère malgré l'émotion sérieuse qui les dicte. Ils sont encadrés de longues épigraphes, extraites des chants bibliques, plaintes des Rois et des Prophètes, hymnes de tout un peuple errant. C'est un voisinage bien dangereux, mais l'auteur ne l'a pas craint. A ces chants où l'émotion est unanime et cosmique (*Je réveillerai l'Aurore*, trouvaille inimitable !) où la ferveur atteint dans son exaspération les sommets éternels du lyrisme, l'auteur n'a pas craint d'opposer de quelque sorte cet humble chant individuel de son âme frêle et de son cœur souffrant, anxieux et consolable qui n'a que sa sincérité pour signe de sa force.

Voilà des plaintes à la Verlaine, épousant volontiers comme chez le pauvre Lelian et comme auparavant chez Nerval, l'allure de la complainte populaire... Comme depuis tout le temps qu'il y a eu des poètes, se crée l'éternelle union de l'émotion du cœur avec les voix et les images de la nature. On la prend à témoin, on se repose en elle, on y voit pour sa douleur ou pour sa joie la source de multiples comparaisons. La voix des vents et celle des passions, le calme et l'incessante inquiétude, l'azur du ciel et les noirceurs de l'étoile et l'espoir.

*«L'obscur profondeur
des lacs, des yeux et des cœurs...*

*... Haut feuillage aérien
Qui de loin me fait signe...*

La neige, apaisement des tourments, promesse des renouveaux en pureté. Ailleurs, voici des invectives sur soi-même, des désespoirs qu'un rien de beau suffit à dissiper. Car, très proche des Duhamel, des Vildrac, des Romains, poètes enthousiastes de la vie dans leur ferveur concentrée et parfois même morose, J. R. Fiechter sent la beauté du monde et s'anime à y participer :

Au passage,

*Un églantier m'a souri ce matin
Et, dans ce nouveau paysage,
Il aura suffi d'une fleur
Reconnue après tant d'années,
.....*

*Pour rendre au cœur
De mon enfance
Son innocence*

Et sa candeur



Dessin de Maurice Bouvier

... Par la puissance des lieux, par le charme d'une chapelle fleurie, par un rayon de soleil sur un géranium, la joie de vivre est retrouvée, la régénération reconquise.

... Des affirmations simplistes, belles par la seule ingénuité de leur aveu et, soudain, plus d'ampleur, le ton biblique :

*Alors que j'ai
senti le vent qui
T'accompagne.*

*Quand Tu passes
là-haut, au sommet
des montagnes...*

... De l'attention allant jusqu'à une grande acuité dans la notation de l'effet nerveux res-

senti pour les chants de la nature au nombre desquels ces chants arabes si proches du murmure des choses.

Partout la forme est coulante et limpide, même parfois non sans mollesse. On comprend, certes, que lassé des alexandrins sempiternels et par ailleurs dédaigneux des vers libres, l'auteur ait voulu se créer cette forme à lui où le rythme des vers n'est pas posé d'avance mais se crée à mesure que le poème se déploie. Un peu plus d'intime rigueur et tout serait sauvé.

Pourtant, lorsque l'émotion se fait plus profonde, lorsque le chant s'élève et s'amplifie les alexandrins sortent d'eux mêmes et leur jet, ne manque pas de vigueur. Témoin ceci dont les sonorités sont si belles :

*Un sol gorgé de pluie enfonçait sous tes pas,
Un feu d'herbe mouillée étouffait sa fumée
Et, menant leurs troupeaux, à l'heure accoutumée
Les bergers se hêlaient et ne se voyaient pas...*

Et tout ce dernier livre, le *Chant du Retour* qui commence ainsi :

*Le bel été meurtri n'est plus qu'un souvenir
L'automne au front blessé n'a pas su le guérir...*

Jeanne Arcache

Pendant longtemps j'avais entendu parler de J. R. Fiechter mais jamais de la même façon. Les témoignages concordent rarement. Selon les uns, c'était un animateur. Certains me vantèrent le conférencier. D'autres, le causeur spirituel. Personne ne disait mot du poète.

Le hasard permit notre rencontre. D'un seul coup, les images laborieusement préparées d'avance, tombèrent, inutilisables. Un jour Fiechter me confia, comme en s'excusant, quelques feuilles volantes. C'étaient en manuscrit, des lieds nostalgiques, des «échos de jadis», et l'«Enfant prodigue», ce poème de l'évasion.

L'accent douloureux de ces vers, leur forme parfaite, me frappèrent, et encore plus la modestie détachée de leur auteur. Je voulus lui dire combien m'avaient plu ces poèmes, mais il me répondit :

— «Tout cela n'est pas au point. Il faut encore tant de travail!» n'admettant point pour définitive cette forme que je jugeais si pure.

Travail! c'est le mot de ce Jurassien transplanté en Egypte et qui a su garder intactes, malgré le ciel bleu et un climat trop tendre, des qualités qui ne sont pas d'ici: cet acharnement à la tâche, le souci de ne rien livrer de hâtif. Sa venue parmi la jeunesse intellectuelle d'Alexandrie aura été, — pour ceux qui surent en profiter — la meilleure leçon d'énergie. Car la personnalité de cet homme d'action, doublée d'une vitalité que certains croient incompatible avec la qualité de poète, galvanise et force à exiger d'avantage de soi-même. Mais c'est du poète seul que je veux parler ici, de ce poète qui consentit enfin à sortir de l'ombre pour nous donner l'année dernière un recueil de vers «*Gammes et Préludes*». Ce livre devait être bientôt suivi d'un autre écrit d'une «seule encre» (pour reprendre l'expression de Barrès) «*Les Chants du Carmel*», ce poignant poème du doute et de la douleur composé dans la solitude du Mont Carmel.

Quelles résonnances secrètes, savent réveiller ces vers! Quel accent de vérité profonde acquiert ce drame intérieur dans lequel se débat une âme qui se souvient, se juge, se condamne et se reprend d'espérer!

Depuis des nuits, les flots avec les flots ressas-
[sent
*Leurs vieux griefs et leurs menaces
Et le vent meurtrit
Le ciel de leurs cris...*

On ne saurait analyser ce recueil dont chaque mot chargé de sens est inséparable d'une forme volontairement dépouillée de tout vain artifice verbal, de toute image trop fleurie. Car il est une poésie qui parle à l'âme plus qu'au cœur. Il est des vers lourds de suggestions qui savent réveiller des peines longtemps tues. Le livre de J. R. Fiechter est de ceux que l'on médite, et qui même refermés laissent entendre leur chant triste.

*Seigneur, sois mon recours
Ou ne me laisse alors pas franchir cette porte,*

*Mais que je tombe ici, et que l'Ange m'emporte
Avant que doublement mon âme ne soit morte...*

Marie Cavadia

Certains livres de prose ou de vers sont moins que des livres, ils ne pèsent que le poids exact de leur papier et ne nous offrent comme valeur humaine que la besogne ingrate du typographe.

Il y en a, en revanche qui sont plus que des livres. Foyers vivants et lumineux, il émane d'eux une force active, qui, dans l'espace et le temps, agit sur l'esprit des hommes.

D'autres encore, particulièrement abstraits et sensibles, particulièrement «blessés» dans le sens divin, furent taillés dans la chair vive de l'âme, ils ne relèvent que du verdict adorable des anges et ce serait leur causer un affront grossier que de vouloir les juger à travers le prisme froid de la littérature.

«*Les chants du Carmel*» de Monsieur J. R. Fiechter se situe parmi ces derniers livres. Ces poèmes, long cri de détresse et d'amour, s'inscrivent en une émouvante parabole qui du cœur tourmenté du poète monte jusqu'à la sérénité «blanche» de Dieu pour se pencher ensuite vers le visage obscur de la Terre.

Les mots qui les composent sont simples mais leur pesanteur est infinie. Pétris de ciel et de chair, écho de mots prononcés «*Ailleurs*», ils demeurent unis entre eux les anneaux d'une chaîne reliant le visible à l'invisible.

Aucune minauderie poétique, aucune sensiblerie de mauvais aloi, aucune épithète trop suave ou trop recherchée ne déparent ces chants. Jaillis des profondeurs d'une âme humaine, ils s'élèvent sans détour vers leur source originale qui est en Dieu...

Les lire, s'inspirer c'est nous mettre à genoux dans l'orbe de notre ombre la plus pure et communier, à travers leur faveur, avec la Beauté divine...

«*Seigneur, si chaudement j'ai senti ton amour...*»

Jean Lugol

L'initiative de la *Semaine Egyptienne* de consacrer un numéro spécial à l'un des meilleurs, sinon le meilleur, des poètes d'Egypte d'expression française a été accueillie avec infiniment de plaisir dans les milieux intellectuels d'Alexandrie et du Caire où M. Fiechter compte de solides amitiés. L'hommage collectif qui lui est ainsi rendu couronne avec éclat une activité littéraire déjà longue, puisque «*Les Chansons à Miane*» parurent pour la première fois en 1916, en même temps qu'il rehausse la faveur particulière avec laquelle fut saluée la parution des «*Gammes et Préludes*» et des «*Chants du Carmel*».

• • •

Homme d'action, homme actif, d'une activité débordante, J.R. Fiechter cache jalousement, dans le commerce de tous les jours, cette intense vie intérieure qu'il exprime, dans le secret de ses rares loisirs, en vers harmonieux. Il a la pudeur de son talent. Il n'en parle qu'à certaines heures, sans vain orgueil, sans faux romantisme. Pour lui, la poésie n'est pas un état, encore moins une carrière. Elle est avant tout, selon sa propre expression, «chant, délivrance, aveu, jaillissement d'une eau pure et secrète, lentement accumulée au plus profond de soi.» Un beau vers, dira-t-il encore, est «une alchimie verbale qu'on ne saurait expliquer logiquement... il possède une puissance d'incantation que la sensibilité subit sans que l'intelligence la plus subtile réussisse jamais à en formuler le mystère... il faut qu'un poème parle tout à la fois à l'âme et à la raison. Il y réussira d'autant mieux qu'il sera plus chargé de suggestions, que son chant-rythmes et rimes — sera plus savamment orchestré sans que soit brisée la ligne mélodique de l'inspiration première et que le symbole — cette pudeur de l'intelligence et du cœur se refusant à tout exhibitionnisme — donne à l'émotion son caractère plus général».

Ces lignes, que je lui emprunte, expliquent et résument admirablement l'oeuvre de J.R. Fiechter.

Une sorte de pessimisme fondamental l'inspire. Les poèmes — j'allais dire les aveux — de «*Gammes et Préludes*» s'achèvent généralement sur une note de désabusement. Le poète s'y révèle à la fois heureux de vivre, épris des charmes de la nature, qu'il chante avec autant de noblesse que de fraîcheur, et désespéré de la vie. Certains vers des «*Chants du Carmel*», aux heures pathétiques de l'initiation, accusent davantage encore ce pessimisme profond. Influence nordique, russe plus particulièrement ? Je suis enclin à le croire.

Le chanteur enthousiaste, lamartiniien des beautés de l'Orient et de l'Occident, c'est le Suisse, c'est l'homme qui partage avec tous ses compatriotes l'amour héréditaire et sacré de la grande nature. Le poète mélancolique, celui qui dira :

Mon âme est un rocher désert, battu des flots...

Le philosophe désabusé qui, évoquant l'Egypte, «palimpeste au ténébreux grimoire» : dira :

*Amertume! révolte! angoisse... source noire
A laquelle, dès l'aube, à longs traits j'ai du
[boire!*

*O rêves de ma vie au sort s'abandonnant
De vous que reste-il,
Maintenant,
Sur les rives du Nil!*

Un peu de cendres...

Autant en emporte le vent...

— celui-là est certainement apparenté à ces hommes du nord, à cette pléiade de poètes-philosophes qui ont exprimé en vers et en prose «l'universelle douleur».

• • •

Si «*Gammes et Préludes*» montrent déjà la belle évolution de Fiechter depuis 1916, les «*Chants du Carmel*» révèlent plus profondément encore son attachante personnalité. «L'identité psychique» entre l'oeuvre et son auteur, que la critique moderne s'efforce de rechercher, n'est pas difficile à établir en ce qui le concerne. En ceci, il reste Suisse, Jurassien, c'est-à-dire sincère, naturel, étranger à tout artifice. Sous le symbole dont il enveloppe par pudeur sa pensée et son émotion, on devine aisément la sensibilité frémissante, la vie intense de l'esprit impatient à se traduire en «vers harmonieux». Les poèmes du Carmel sont à cet égard particulièrement révélateurs.

En fait, avec les «*Chants du Carmel*», M. J.R. Fiechter est entré de plein-pied dans la grande poésie philosophique et religieuse déjà illustrée par tant d'oeuvres célèbres. Il renoue, en Egypte, les meilleures traditions du spiritualisme classique et romantique. En se plaçant délibérément sous le signe de l'inspiration biblique, il donne à ses vers une forte résonance de bronze antique. Sa poésie prend une ampleur inattendue. Quelque chose de sacré s'en dégage. On évoque instinctivement, en les lisant, les psaumes de David ou certaines «méditations» de Lamartine.

Le recueil s'ouvre sur cette vision prométhéenne :

*Le vent, chien déchaîné, harcèle le troupeau
des arbres brusquement arrachés au repos,*

.....

*Au pied de la falaise à pic, la mer, par bonds
fous, s'échelle et claque un fouet si furibond
qu'à chaque coup les flots, aux muffles blancs*

*[de bave,
s'accrochent, pour le mordre, au rocher qui les
[brave.*

Ma cellule est étroite et je suis seul.

Les chants qui suivent exhalent le tourment d'une âme que talonne sans répit l'aiguillon de la

souffrance. La musique rythmique du vers accentue l'indicible effet du verbe.

Pourquoi t'avoir voulue, ô clef du mystère?
s'écrie le poète déjà engagé sur la voie douloureuse de l'initiation. C'est que selon le vieux proverbe biblique «qui accroît sa science, accroît sa souffrance» et l'homme dech air nes'approche pas impunément de celui qui fait «de ses serviteurs des flammes de feu». Pour essayer de pénétrer le mystère original ou, plus modestement, pour se rapprocher du Maître de nos destinées, il faut se dépouiller de ses faiblesses, de ses impuretés. Et il en coûte. Le désespoir est terrible.

*Depuis des nuits, les flots avec les flots ressassent
leurs vieux griefs et leurs menaces,*

*Et toi qui les entends, il te suffirait d'une
Heure de marche à peine, au-delà de la dune,
Pour que s'apaise la clameur
Qui, si durement, se répercute en ton coeur.*

Mais l'humilité, vertu du sage, apaise bientôt une douleur trop aigue. C'est ce que J.R. Fiechter exprimera en deux vers parfaits, dont le symbolisme imagé évoque à lui seul tout l'Orient :

*Savoir s'accoutumer au rythme de ses maux,
Comme le Bédouin courbé sur son chameau!*

A l'humilité viendra se joindre le mépris des frivolités passées.

*Dis! jusqu'à maintenant,
De quoi l'as-tu nourri, ce coeur béant?*

— *De néant!... De néant! —*

J'exècre tant ma propre nature

*Quel Jourdain me rendra
L'eau pure du baptême?
Qui me délivrera
De mon propre anathème?*

Ici les chants assument un pathétique poignant. De douloureux souvenirs hantent la conscience tourmentée du poète. Mais il ne se laisse point abattre. Il lutte avec force jusqu'à ce que, dans un accent presque de triomphe, il proclame :

Il n'est de refuge qu'en Dieu!...

Le second cahier, plus court que le premier, chante déjà l'espoir. Il commence sur ces beaux vers :

*Si même le cactus pare de fleurs dorées
Ses lances acérées,
Espère en la force
Qui, de ta rude écorce,
Fera surgir la fleur de douceur et de ciel.*

Les vers qui suivent sont de toute beauté :

*O Dieu de vérité! O Dieu de pureté.
Ces heures sans sommeil, ô Seigneur irrité!
Ces nuits d'accablement et de lucidité,
M'ont révélé le poids de mon iniquité!*

*L'infini de l'éternité
Est apparu, devant mes yeux épouvantés...*

Il me semble entendre le Lamartine des Harmonies poétiques et religieuses, dans ces nobles chants :

Seigneur! ces chants d'oiseaux et cet air embau-
[*mé,*

*Ces cloches,
Ces voix toutes proches
Que j'entends te nommer...*

*O grâce! ô joie! ô grave allègement!
Seigneur! puis-je espérer? ô mon Juge! serais-je
Pardonné?...*

Seigneur! si chaudement j'ai senti Ton amour

Et c'est finalement sur *Le Chant du retour* que s'achève ce cycle trop bref de l'extraordinaire initiation du Carmel.

*Le bel été meurtri n'est plus qu'un souvenir;
L'automne au front blessé n'a pu le guérir,*

Mais ce retour dans le monde, après les heures terribles de l'initiation, le poète l'appréhende :

Oui, d'avance, Seigneur! je dénombre mes
[*chutes;*

— *Seigneur, sois mon recours,
Ou ne me laisse, alors, pas franchir cette porte,
Mais que je tombe ici, et que l'Ange m'emporte*
Avant que, doublement, mon âme ne soit morte..

Fiechter nous promet de bien belles choses. La floraison s'annonce magnifique, «bénie du Seigneur» pour employer une expression biblique. Déjà quelques indiscretions nous permettent de conclure que l'oeuvre capitale, celle de sa vie, lentement s'élabore. Le rythme des saisons, avec leur admirable symbolisme, serviront, à tracer le cours d'une existence féconde. La sienne? Mais arrêtons-nous là.

Jean Moscatelli

Il y a des lieux qu'on ne peut dissocier de reminiscences de lectures. Ainsi du Carmel où le vent dans la pinède assure des psaumes de David. Pourquoi donc s'étonner que J.R. Fiechter en soit revenu avec des poèmes sapientiaux? Sur la montagne insigne le psautier a célébré Dieu, et l'homme en face de Dieu; en marge de ces versets sacrés, J. R. Fiechter écrit à son tour, la louange divine et la misère de la nature humaine. Certes, il faut avoir un esprit calviniste pour chercher encore dans le Bible des thèmes de consolation et d'énergie; mais quand cette recherche est lyrique, ce qui ne pouvait manquer d'être chez J.R. Fiechter, les rationalistes eux-mêmes s'émeuvent des beautés littéraires qui parent les actions de grâces et les poésies pénitentes. C'est pourquoi une certaine unanimité d'appréciation accueillera, sans nul doute, *Les Chants du Carmel*.

Quelques poèmes extraits des «Chants du Carmel»

«Prête l'oreille... Des cris s'échappent de Babylone...»
«Et l'on n'entendra plus chez toi les sons des joueurs de harpe».
Proverbes XXI, 17
Jérémie I, 51
Apocalypse XVIII 22

Ferme ton cœur et tes oreilles
A cette mélodie arabe qui s'éveille!...

Ce ne sont
Que trois sons,
Que trois notes
Qui grignotent
Le silence...
Entends-tu?
L'on dirait
Trois gouttes
Qui s'égouttent
Sans arrêt,
Et toujours recommencent...
Et l'on pense
Au supplice
De l'esclave rivé, debout, à sa complice,
Et condamné
A supporter le choc et le chant alternés
Des gouttes taraudeuses
Qui doucement le creusent,
Le creusent plus avant et plus profond encor.
— Ecoute!
Goutte à goutte,
Encore et puis encore —
Jusqu'à la folie de la mort...

• • •
«Que je ne voie pas mourir mon
enfant...»

Genèse XXI, 16

La gitane chantonne au frêle enfant malade
Une étrange ballade.

Elle chante l'orgueil du soleil éclatant,
Les sources du printemps,
Les couronnes
De l'automne.

Elle chante à mi-voix à l'enfant moribond,
Qu'il est bon
De vivre libre, au gré de l'instinct vagabond.

La gitane en pleurant, lui chante le désir,
La vigueur, la santé, l'espoir en l'avenir.

Et, berçant contre son cœur, l'enfant malade,
La gitane lui chante une étrange ballade
Qu'elle reprend sans cesse et ne peut pas finir,

Car il faut, en chantant, l'empêcher de mourir.

• • •

«Toutes les vagues de la mer et
tous ses flots passent sur moi»

«Comme la mer agitée qui ne peut
se calmer et dont les eaux soulè-
vent la vase et le limon».

Psaumes XLII, 8
Isaïe XXXVII, 20

Depuis des nuits, les flots avec les flots ressassent
Leurs vieux griefs et leurs menaces.
Et le vent meurtrit
Le ciel de leurs cris.

Et toi qui les entends, il te suffirait d'une
Heure de marche à peine, au-delà de la dune,
Pour que s'apaise la clameur
Qui, si durement, se répercute en ton cœur.

Mais les yeux grands ouverts, sans un geste,
Tu restes
A confronter, au plus profond de toi,
Ces voix
insatiables,
A celles qui t'accablent,

Sachant bien que l'espace, en se taisant soudain,
Ne peut que rendre ton chagrin
Plus implacable
Et plus certain...

• • •

«Soyez donc patients...»

«Pourquoi l'homme vivant se plain-
drait-il ?»

S. Jacques V.7.
Jérémie, 111.39

Savoir s'accoutumer au rythme de ses maux
Comme le Bédouin courbé sur son chameau!

Grégoire Sarkissian

Il y a bientôt une quinzaine d'années débarquait à Alexandrie un jeune professeur suisse. Si la foi en l'intellectualisme ne se remarque pas extérieurement, J. R. Fiechter — c'était le nom du jeune professeur — avait pour lui des atouts visibles : un abord aimable que suivait bientôt une étonnante faculté d'intéresser. Et celui qui vous parlait ainsi était, de surcroît, un grand blond, d'une prestance nordique, vivant, vif, curieux, renseigné, épris d'art et de beauté.

A cette époque, Alexandrie n'était pas gâtée au point de vue intellectuel. A part les rares conférences que donnait l'Alliance Française à l'Université Populaire Libre, la jeunesse ne fréquentait que le cinéma, — le théâtre étant déjà moribond. J. R. Fiechter, — qu'anime toujours le feu sacré, — voulut créer un centre littéraire. Avec quelques fervents des lettres, il forma un petit groupe d'une quinzaine de personnes. Autour d'une table garnie de verres de whisky, chaque semaine, à tour de rôle, chacun commentait un auteur ou présentait un livre récemment paru. L'on formait aussi des projets. L'un d'eux aboutit à un organisme concret : « Les Amis de l'Art ». Parce qu'on ne l'a pas encore dit, c'est ici le lieu de dire

que J. R. Fiechter en fut l'initiateur, le créateur, puis la cheville ouvrière, l'artisan obscur. Dès que le Baron F. Van Den Bosch, leur Président et animateur irremplaçable, partit, les « Amis de l'Art » se dispersèrent, sans grand mal, puisque les conférences du Lycée Français pourvurent au même besoin et de façon plus méthodique.

J. R. Fiechter se cantonna alors en lui-même. En dehors de ses occupations professionnelles, la Musique et la Poésie, qui l'avaient marqué de leur sceau, cette fois le captèrent. De cette intimité sortit, en février 1934, un volume de vers : « *Gammes et Préludes* ». Il y avait là des chansons, des lieds, des cantates, des poésies qui étaient des jeux. Mais

il y en avait d'autres aussi, rares, qui décelaient une inquiétude bizarre et semblaient annoncer quelque chose comme une progression dans les voies de l'âme. Il ne fallut pas attendre longtemps pour connaître cette nouvelle corde à l'arc du poète. A moins d'un an de distance de « *Gammes et Préludes* », les « *Chants du Carmel* » font entendre leur plainte.

Pendant la retraite que s'est imposée l'auteur dans le Couvent du Carmel, en Palestine, le passé est

venu l'assaillir et son âme en a tremblé. L'on dirait qu'à ce moment il s'est mis à prier en vers. Prières d'un chrétien, prières, parfois, d'un païen mystique. Les « *Chants du Carmel* » ont la note austère de leur cadre. Plus rien de conventionnel, de mièvre, de joli, de « réussi », plus d'ornements ni de fioritures. La voix est grave, le sentiment profond, et le terrain où se meut le poète est comme inondé d'inquiétude et de douleur. La matière est oubliée, bannie, et l'on croirait entendre les échos d'un drame de l'esprit — que le cœur n'a pas abandonné.

Que rappellent ces « *Chants* » ? On a beau chercher à les apparenter à une œuvre connue, on ne trouve rien — et c'est le plus bel éloge qu'on en puisse faire. Un volume de vers ne s'analy-



Dessin de Maurice Bouvier

se pas. Il faudrait donc tout simplement mettre le lecteur en goût de lire les « *Chants du Carmel* ». Quel moyen plus sûr de montrer qu'un certain mysticisme et les préoccupations de l'ascétisme ne sont pas nécessairement exclusives de poésie, que de citer cette petite prière qu'exaucerait un dieu inexorable si seulement il était sensible au chant :

*Seigneur ! pardonne et purifie
Celui qui du plus noir
De sa misère et de son désespoir,
Ce soir, humblement, Te convie,
T'appelle, Te supplie
Et Te confie
Sa vie !*

Gaston Zananiri**31 Décembre 1933**

Depuis de nombreuses années, Fiechter a participé au mouvement de l'esprit alexandrin, au coeur de cette ville qui porte encore en elle l'inconscient héritage de son passé.

Il s'est efforcé de rendre hommage à ceux qui, par leur action spirituelle, ont donné à l'Alexandrie contemporaine une place dans le monde de la pensée. C'est sur son initiative que Cavafy fut, il y a plusieurs années, mis à l'honneur par les écrivains et artistes d'Alexandrie. C'est aussi sur son initiative qu'Henri Thuile le fut également.

Aussi, en dédiant ces feuillets à Fiechter, la Semaine Egyptienne ne rend-elle qu'un juste hommage, non seulement à son talent de poète — aussi authentique qu'il soit — mais à son activité désintéressée.

L'esprit de ce poète de Suisse, imbu du Levant, de la Vallée du Nil, de sa lumière et de ses lignes sobres, s'est graduellement dépouillé de tout ornement inutile.

Les mots directs résonnent avec rapidité et forment une phrase où le rythme s'harmonise à l'idée.

Evoluée, la poésie de Fiechter s'offre dans sa simplicité la plus pure.

Les contours du Carmel, les horizons infinis de la Maréotide, les fluides des monts de Palestine et de la terre d'Égypte ont inspiré au penseur ce désir de recueillement, de méditation, qu'il a su nous faire partager....

*Egypte! Palimpeste au ténébreux grimoire,
O Dieux-Rois! qui, pour mieux illustrer votre gloire.
Fîtes surgir Chéops et Chéphrein, du néant,
De vous, que reste-t-il,
Maintenant,
Sur les rives du Nil?*

Un peu de cendre...

...Autant en emporte le vent!

*Thèbe! Tanis! Canope au faste dérisoire,
O cités! dont la fièvre émeut encore l'histoire
d'une lascive et douce ardeur s'exténuant,
De vous, que reste-t-il,
Maintenant,
Sur les rives du Nil?*

Un peu de cendre...

...Autant en emporte le vent!

*Amertume! révolte! angoisse!... Source noire
A laquelle, dès l'aube, à longs traits, j'ai dû boire;
O rêves de ma vie au sort s'abandonnant,
De vous, que reste-t-il,
Maintenant,
Sur les rives du Nil?*

Un peu de cendre...

...Autant en emporte le vent!

Le Collier

*Le Deuil et le Regret furent les deux orfèvres
de ce collier né de nos fièvres
dont toi seule sauras le mystérieux pouvoir.
Que sa caresse soit légère à ton cou frêle,
qu'elle sache longtemps encore t'émouvoir
et que longtemps encore, ses gemmes te rappellent
notre orgueil, notre joie et notre désespoir...
O sourire! O regard soudain s'ouvrant immense
pour se refermer mieux sur l'ardente présence
de celui qui se penche...*

O lointains chants de flûtes:

*O larmes!
Souvenirs! Souvenirs! vous qui fûtes si beaux,
ma mémoire âprement vous dispute au tombeau
et j'ai voulu sauver des ombre du passé*

*Le trésor menacé
des ultimes minutes,
où l'âme et le corps
exaltant leur accord,*

*nous ramenaient vivants, des normes de la mort!
J'en ai fait ce collier étrange et véhément*

*que je t'offre ce soir, ainsi qu'un talisman...
Referme sur ta nuque ombrée, ô soeur d'exil*

*le fermoir de beryl
et relève la tête!*

Vis! Triomphe! Subjuge et Règne!

Le collier

*fait à ta beauté brune, un nimbe émerveillé.
Et son rayonnement t'est gage de conquête.
Puis quand tu sentiras, un jour ton coeur troublé,
trembler
d'être comblé,
les pierres de lumière
vont clore leurs paupières...
Leur poids mort se fera
Plus pesant... Plus ténu, le fil se déliera...
Ces gemmes assombries
Prends-les toutes, alors, dans le creux de ta main,
et quand tu reverras le ciel d'Alexandrie,
en offrande au destin,*

*Jette aux flots ce qui fut notre amour, et ma vie,
et souris, — ô ma Soeur; — à ton nouveau matin...*

«Jours de nuées et de brouillards!»
 «Le filet s'est rompu, et nous nous
 sommes échappés;
 «Notre être s'est échappé, comme
 l'oiseau du filet des oiseleurs».

Joël 11.2
 Psaumes, CXXIX.7.

*T*e souvient-il de ces matins de ton enfance,
 Alors que la nocturne haleine des marais,
 Jusqu'au ciel effondré, encore recouvrait
 L'espace humide et froid d'une âcre pestilence?

Un sol gorgé de pluie enfonçait sous tes pas,
 Un feu d'herbe mouillée étouffait sa fumée
 Et, menant leurs troupeaux, à l'heure accoutumée,
 Les bergers se hélaient et ne se voyaient pas...

Tout n'était plus que fausse apparence et mensonge
 Et le chaud souvenir des beaux rêves anciens,
 Enfant qui te sentais trahi parmi les tiens,
 S'estompait dans la brume et l'oubli d'un vain
 [songe...

Et tu suivais, d'un oeil extasié, l'oiseau
 Qui, de son vol feutré, déchirant l'étendue,
 Montait, en chantant, vers la clarté disparue,
 Arrachant, à grands coups d'ailes, à ces réseaux
 De brouillard et de deuil, ta pauvre âme perdue!

• • •

«Regarde vers le ciel et compte les
 étoiles».

Genèse, XIII.5

*L*e jour, les étoiles sont là;
 Mais tu ne les vois pas!...

C'est seulement dans l'ombre
 Que fidèle, leur nombre
 S'inscrit dans le ciel sombre.

• • •

«Le vent souffle où il veut».

St. Jean 11.8.

*L*e souffle qui gonflait sa voilure carrée
 A mené, cette nuit, la tartane, à l'entrée
 De la passe.

Le vent tombé, depuis, la retient immobile,
 — Te semble-t-il — et lasse,
 A la pointe de l'île...
 Mais ses voiles sont prêtes.

Patiente, elle guette
L'élan qu'il faudra bien que le ciel lui renvoie,

Et, rendue à l'espace,
Sans même qu'elle louvoie,
Tu la verras, d'un seul envol, franchir la passe!

• • •

«Les montagnes et les collines éclateront d'allégresse devant vous et tous les arbres de la campagne applaudiront. Au lieu de l'épine s'élèvera le cyprès. Au lieu de la ronce croîtra le myrte».

*S*i même le cactus pare de fleurs dorées
 Ses lances acérées,
 Espère en la force
 Qui, de ta rude écorce,
 Fera surgir la fleur de douceur et de ciel,
 Promise à qui, tenacement, s'efforce
 A l'essentiel!

• • •

«C'est assez, maintenant. Eternel prends mon âme, car je ne suis pas meilleur que mes pères.
 «Et tranquillise mon coeur en Christ».

1. Rois, XIX 5
 Epître de Paul XX.

*J*e ne veux ni l'amour, ni l'estime, ni même
 Etre compris de ceux que j'aime,
 Mais donnez-moi, Seigneur,
 Le calme et la joie intérieure!

• • •

«Ce que tu sèmes, ne reprends point vie s'il ne meurt».

I. Corinthiens, XV.37.

«Je répandrai mon esprit sur toute chair».

Joël 11.28

*S*eigneur! si chaudement j'ai senti Ton amour
 Tisser, tout autour
 De mon âme, un réseau de lumière,
 Qu'à jamais prisonnière
 De Ta tendre douceur,
 Ah! permets, ô Seigneur!
 Qu'après ce long hiver, mon âme, chrysalide,
 Abandonnant au sol obscur, sa gangue vide,
 S'arrache, libérée, à son humanité,
 Pour renaître au soleil de Ton éternité.

J. R. FIECHTER

Fatma Nimet Rachid

Avant de parler des « *Chants du Carmel* », pourquoi ne pas dire que M. J.R. Fiechter m'avait intéressé par ses poèmes d'inspiration égyptienne, ainsi que nous tous qui le lisons, je pense. Mais était-ce simplement de l'intérêt que j'avais ressenti à son endroit, en prenant contact avec sa manière ? C'était plutôt de l'admiration qu'il nous avait inspirée par sa voix chaude où vibrerait la beauté de l'heure présente ainsi que l'incertitude constante de nos sensations les plus chères, de nos plus inébranlables et indéracinables pensées, l'incertitude constante et irrémédiable de ce que nous nommons l'éternel et qui ne peut l'être. Puis, voici chez Fiechter musique et harmonie, alliées à l'intelligence des mots et des phrases, présentées avec une simplicité sûre d'elle-même parce que directe et sincère. Dans tout ceci aucune recherche apparente et ostentatoire qui proclame l'orgueil de peiner. Fiechter a l'air d'écrire des vers comme vous et moi parlerions un langage spontané, approprié à un sujet aimé, connu et approfondi par nous d'avance. C'est l'un de ces poètes nouveaux qui, malgré les tendances contradictoires et souvent audacieuses de l'instant n'ont cherché pourtant à faire preuve d'aucun genre, mais qui possèdent pourtant ce genre. Leur caractère perce à chaque poème, bien mieux, à chaque idée émise, chaque mot et chaque ligne, s'évoque non seulement en notre entendement, en notre esprit, mais à nos cinq sens qui paraissent ne pouvoir y demeurer insensibles, tant la personnalité de l'auteur est présente, palpable, quoique absente et presque irréelle. Cependant il semble que nous l'entendions, nous la touchions et voyions de toutes les façons. Mais où est-elle située précisément, quelle est la parole, la phrase, la ligne qui l'interprète le mieux, par lesquelles elle nous est le plus proche, on ne saurait le dire.

Puis, toute règle littéraire mise à part, j'aime « *Les Chants du Carmel* » pour les vérités éternelles dont longuement ils nous entretiennent. Vérités dont elles sont dignes parce que vérités dignes de la maturité, de l'automne splendide des hommes. Par certains côtés indéterminés, indéfinissables, mais à répercussions créatrices, son oeuvre a su pénétrer puis s'implanter dans le domaine de l'art impérissable. *Les Chants du Carmel* côtoient, souvent exposent fidèlement, ces brutales réalités poétiques que nous ont léguées nos ancêtres et qui sont la raison, le sens même de ce livre. C'est peut-être ce rapprochement des anciennes pensées que nul siècle de progrès n'a pu effacer, ni même ternir, leur écho en une mentalité d'homme moderne et évolué qui fait en grande part leur émouvante et saisissante originalité. Ce qu'ont pensé nos prédécesseurs lointains à travers les âges, comme cela revit en nous avec persistance et certitude du plus bel épanouissement possible, dans tous les avenir ! L'homme, toujours l'homme, unique, périssable quoique immortel dont seules ont changé et se sont transformées les apparences. Ses apparences ont été successives et évolutives

tandis que son fond demeurerait immuable malgré les larmes, les soupirs, le sarcasme, le pessimisme et l'optimisme de tous les siècles qui ont passé sur lui sans pouvoir le laver de ses beautés ainsi que de ses souillures. En lisant ces derniers poèmes de Fiechter, comme on le comprend ! La preuve est que ces chants d'un monde disparu, que nous jugeons évanoui, à jamais submergé sous le prosaïsme de notre époque, ce monde des *Testaments*, d'un Dieu jaloux, violent et tendre tout à la fois, nous y basons quand même, nos extases, nos pleurs de ce moment, le nôtre. Oui, dans « *Les Chants du Carmel* » il y a de ces vérités que nous ne faisons que répéter, grands enfants que nous sommes. Que nous ne faisons que répéter pour notre édification éternellement incomplète et qui ne possèdera vraisemblablement jamais l'odeur et l'achèvement des grandes vertus. Mais qu'importe puisque c'est là une loi ayant fini par nous être imposée, pour nous devenir chère. Deux âmes peuvent être soeurs, proches l'une de l'autre jusqu'à la plus entière compréhension et la plus étrange similitude, leur esprit, leur souplesse ou leur rigidité comment seraient-ils identiques ? Car elles ne seraient plus. Et voici où réside le secret inviolable de l'artiste, ce qui fait son individualité, son unité indivisible. Cependant, Fiechter ne semble posséder aucun secret, aucun mystère de composition tant ses caractéristiques se dessinent aisément, sont limpides malgré les complications d'une nature qu'on devine tourmentée, instable, mouvante, par l'inspiration, tout le long de sa stabilité même.

« *Les Chants du Carmel* » sont l'expression la plus accentuée de cette simplicité aux réactions lumineuses propres à Fiechter. Simplicité à l'écho profond qui laisse traîner en nous sa sonorité infinie, un parfum aux émanations vives qui ne veut pas s'envoler, ne sait pas s'évanouir et disparaître avant d'avoir une fois pour toutes existé avec puissance et ténacité.

« *Les Chants du Carmel* » c'est vous et moi qui souffrons, qui nous repentons, qui sentons le plus intime, le plus secret de nos êtres, s'émouvoir tressaillir, pardonner, se renouveler et c'est pourtant Fiechter seul, et bien seul, qui exhale, crie et chante, soit sa douleur, soit son extase, son apaisement vibrant comme un pardon. Ce sont pareillement les exhalaisons d'une âme mûrie par le destin comme Dieu en aimera beaucoup trouver sur la terre ainsi que dans les cieux accueillants. Certes, dans « *Les Chants du Carmel* » on sent la présence d'un être ayant peiné sous le faix de sa propre méditation et de ses propres pensées, par son repliement sur soi, ses maux, ses joies mêlées de l'amertume née du conventionnel et du quotidien, mais ce n'est pas un effort qu'on peut y remarquer, c'est le fruit seul de cet effort qui s'étale et enrichit ces pages. Il est beau certes l'effort en art et en toutes choses ! Artistes, poètes, écrivains l'ont glorifié et magnifié tel que l'expression d'une nouvelle divinité prônée pendant nos époques modernes quoiqu'ayant de tous les temps existé. Mais quand cet effort est voilé d'harmonie, adouci d'une grande mansuétude morale, n'est-il pas plus louable et plus beau encore ? Et voilà par où Fiechter est inimitable. Ce dont chateureusement je le félicite.

Albert Israël

Les *Gammes et Préludes* qui ne sont pas d'inspiration purement égyptienne, ont des bruissements d'eau, de rires et une fraîcheur qui révèle une âme attentive, sensible aux mélodies. C'est un chant aux cadences souples que l'oreille écoute volontiers. On savait gré à l'auteur de transposer dans la coupe aimable de ses vers, des réminiscences, des souvenirs, des sensations, en un mot ce je ne sais quoi de fugitif et de flottant que le poète sait capter. Ce livre semblait devoir préserver de l'oubli certaines résonnances de l'âge passé. Oeuvre, si l'on veut, de dévotion qui consiste à amasser quelques précieuses reliques que le temps épargnera.

La publication de cet ouvrage et ce recul dans l'évocation des années révolues, semble avoir donné à J.R. Fiechter le goût de la retraite. Il avait cessé aux yeux du monde de jouer tour à tour, peut-être sans le savoir, les personnages de Pierre Girard. On le rencontrait rarement et l'expression des regards de ceux qui le voyaient, signifiait : «Comment, vous vivez encore?» De ce mûrissement, de cette solitude et d'un voyage en Palestine qui devait lui succéder, naquit un nouveau livre, ne ressemblant en rien au précédent, qui s'intitule *Les Chants du Carmel*.

Ce qu'on peut concevoir de plus nu, de plus dépouillé, d'à la fois sec et aride de prime abord, se retrouve dans le livre récent de Fiechter. Certains poèmes se composent de deux ou de quatre vers seulement. La concentration de pensée est telle, que la lecture ressemble à une création, appelle un don de soi. Point de littérature, ni de vaines parures, tout le luxe des images et des sons, ne trouve point de place dans *Les Chants du Carmel*. Le mysticisme et les crises d'âme, les tourments de l'humilité et de la purification s'élancent comme des cris. C'est l'infini d'une désespérance qui s'accable et appelle. Un effort de s'élever vers des cimes, dans un élan si angoissé, que l'impuissance contre laquelle on se débat, a quelque chose de poignant. On reconnaît l'éternelle lutte contre l'Ange des Ténèbres, contre toutes les puissances du mal qui pèsent sur l'homme. Finalement l'âme est sauvée. Elle a vaincu. Et le chant du retour a des accents d'autant plus majestueux, que la libération a été douloureuse.

Voici, imparfaitement exposé le thème des *Chants du Carmel*. Ce qui en fait l'originalité c'est surtout le pathétique nu du ton et de l'expression. Le poète s'est astreint à une discipline verbale qui accroît ainsi l'intensité de l'émotion ressentie. Ces vers qui condensent une force frémissante, n'ont pas de prise sensuelle, ils touchent directement l'âme.

A d'autres d'analyser la technique de ces vers. La structure d'ensemble permet de considérer l'art de Fiechter comme classique. Par là, j'entends qu'il possède les qualités de maîtrise, mesure et pureté qui font aimer la poésie depuis les vers raciniens, jusqu'à Vigny et Baudelaire. Jules Supervielle et Paul Eluard. Les images dont se sert J.R. Fiechter sont incisives comme des profils de médailles romai-

nes, elles fixent mieux qu'un tableau. L'harmonie existe dans l'alternance des syllabes, le choix des rimes et le balancement du vers qui s'écourte ou s'allonge avec un singulier pouvoir d'incantation.

En résumé, *Les Chants du Carmel* sont une réussite d'écrivain et un joyau d'une eau rare, qui ajoute une valeur neuve au trésor de la poésie alexandrine.

A. Schual

Dans l'oeuvre de ce très grand poète qui vit parmi nous, «LES CHANTS DU CARMEL» marquent une étape nouvelle, et un tournant. L'inspiration biblique, parfois chrétienne, qui a servi de prétexte à cette suite de variations, sur les thèmes familiers de l'introspection, réalise des ensembles d'une musicalité raffinée. Kipling avait déjà tenté avec le même bonheur une expérience presque similaire. De fait, la richesse spirituelle de Fiechter, rend plus sensible l'actualité de ce qui est éternel. A cette âme tourmentée par les problèmes de l'abstrait, il faudrait le cilice et la foi du «Poverello». Et encore, pourraient-ils apaiser cette angoisse inhérente à la condition humaine?

*Hier n'est plus. Ce soir n'est rien!
Ah! que demain...
Seigneur! comme autrefois, pardonne,
Prends ma main
Et montre moi le chemin!*

ou ces élans impuissants, que nous avons tous connu :

*Vanité! égoïsme insatisfait, odieux
Tourments d'un coeur cédant à sa bassesse, adieu!*

Il n'est de refuge qu'en Dieu!

Peut-on traiter Fiechter de mystique, parce qu'il interprète allégoriquement les textes secrets, en arabesques verbales qui répondent à l'essentiel de ce qu'il éprouve? Erreur, car ces «*Chants du Carmel*» sont d'un pur poète. Et un artiste a bien le droit d'avoir sa vision à lui. Mais Fiechter n'exprime que le langage de tout le monde, voire celui de l'homme de la rue; lorsque l'on en rencontre par ici qui aient une vie intérieure. Comme il s'est penché sur lui-même et qu'il est revenu vers Dieu, après avoir failli toucher au néant; ses lecteurs referont un circuit identique. De cette investigation profonde, ils garderont le souvenir d'harmonies, stylisées par la plume d'un écrivain authentique. Qu'importe le souffle de détresse qu'exhalent «LES CHANTS DU CARMEL», puisqu'ils sont l'essence même d'une réalité dont Fiechter a su rendre l'ordonnance, avec une simplicité de moyens, qui ajoute encore à la valeur d'art de son dernier recueil.

CINÉ-JARDIN GROPPI

Ouverture estivale

du Mercredi 15 au Mardi 21 Mai

IRENE DE ZILAHY

dans

Quadrille d'Amour

avec

Pierre Brasseur, Simone Hallard, Pierre Mingaud, Mady Berry

Papasian & Co.

Mise en Vente Annuelle
de pianos

échangés, consignés, ou rentrant de location
du 15 au 31 MAI 1935

Le Caire :
9, Rue Maghrany
Tél. 54407

Alexandrie :
6, Rue Fouad 1er
Tél. 1780

Prix normal : Prix réduit :

Steinway, droit	L.E. 130	L.E. 90
Carl Ecke »	» 75	» 37
Berdux, queue	» 180	» 100
Geyer »	» 160	» 90
Steinway »	» 220	» 130
Rechstein, droit	» 120	» 65
Hochmann »	» 80	» 45
Becker »	» 95	» 55
Zimmerman »	» 90	» 65
Allison »	» 110	» 55
G. Gaveau »	» 85	» 47
Marquart »	» 110	» 65
Kemble »	» 85	» 55
Klingmann »	» 95	» 57
Vogeler »	» 85	» 49
Boisselot »	» 65	» 32
Bechstein, queue	» 220	» 170
Gerstemberger, droit	» 85	» 50
Aeriola électrique	» 250	» 130

(Pour établissements publics,
etc., etc.)

N. B.— Tous ces pianos sont garantis contre tous vices de construction. Occasions uniques, à confondre avec des pianos neufs.

Avis important : — Ces prix exceptionnels seront pratiqués seulement durant la mise en vente.

Banque Nationale de Grèce

Fondée en 1872

La plus ancienne et la plus grande des Banques Grecques

Capital versé et réserves : Drs. 1.205.060.000

DEPOTS AU 30 JUIN 1933 : Drs. 9.188.000.000

Adresse Télégraphique : «ETHNOBANK»

Siège Central à ATHENES

90 SUCCURSALES ET AGENCES EN GRECE

Succursales en Egypte : ALEXANDRIE — LE CAIRE

Agence à ZAGAZIG Bureaux Cotonniers à :
BENHA, ZIFTA, BENI-SOUËF, FAYOUM, MALLAOUI
Filiale

The Hellenic Bank Trust Co., New-York
(51 Maiden Lane)

Correspondants dans le monde entier

Toutes opérations de banque

DRESDNER BANK

Fondée en 1872

CAPITAL & RESERVES R.M. 165.000.000

SIEGE A BERLIN 348 SUCCURSALES ET AGENCES

EN EGYPTE : Le Caire Alexandrie.

EN TURQUIE : Deutsche Orientbank Filiale der Dresdner Bank
Istanbul (Stamboul — Galata), Izmir.

Banques affiliées :

BANCO GERMANICO DE LA AMERICA DEL SUD
(DEUTSCH - SUEDAMERIKANISCHE BANK A. G.) avec

Sièges en Argentine, Brésil, Chili, Espagne, Mexique et Paraguay.

MERCURBANK VIENNE, avec Sièges en Autriche.

SOCIETATEA BANCARA ROMANA, (Rumänische

Bankanstalt), Bucarest, avec Sièges en Roumanie.

A.S. LIEPAJAS BANKA (A. G. LIBAUER BANK), à Riga

et Libau.

HUGO KAUFMANN & Co'S BANK N. V., Amsterdam.

CORRESPONDANTS DANS LE MONDE ENTIER

Toutes opérations de banque — Caisse d'Epargne —

Traveller's chèques et Lettres de Crédit sur tous les pays et places de villégiature.

Voyagez en Allemagne à bon marché en utilisant des «Marks enregistrés».

Pour tous détails s'adresser à notre Département Change.



La dernière
invention
PHILIPS

Ce sont les nouvelles lampes „Super-Arga“ et „Super-Arlita“ dont le filament bi-spiralé a un rendement lumineux supérieur de 20 à 40% à celui des lampes actuelles.

En employant des „Super-Arga“ ou „Super-Arlita“ marquées en décalumens* vous constaterez que, pour la même lumière, vos notes d'électricité sont diminuées de 20 à 40% suivant le type de lampe dont vous vous servez.



Les lampes „Super-Arga“ et „Super-Arlita“ portent le chiffre de leur consommation de courant en watts et leur puissance lumineuse en décalumens.

* Le décalumen est l'unité qui permet de mesurer scientifiquement la quantité de lumière donnée par une lampe. Ceci ainsi qu'une lampe marquée 15 décalumens correspond à peu près à une lampe désignée autrefois par 15 bougies. De même que vous achetez le pain au kilo, exigez que vos lampes soient marquées en décalumens.

„Super-Arga“ et „Super-Arlita“

PHILIPS

LES NOUVELLES LAMPES A DOUBLE SPIRALE DONT L'INTENSITE LUMINEUSE EST GARANTIE

ENCORE PLUS ECONOMIQUES

*Exigez-la partout et chez
les dépositaires*

GIACOMO COENCA FILS

Le Caire, Rue Emad-El-Dine

Téléph. No. 14113

Du bon tabac...

et rien que du bon tabac

GIANACLIS

Garantit que la qualité des tabacs employée pour chacune de ses marques ne change Jamais après le lancement de la marque.

La valeur de chaque marque correspond exactement au prix: mais toutes les marques sont fabriquées avec des tabacs sélectionnés, de première qualité et provenant uniquement de Grèce et de Turquie.

les grandes créations

GIANACLIS

Prince Farouk	à P.T. 6 net
Everbest	à „ 6 „
La célèbre extra fine	à „ 5 „
Setos et Spécial Blanc	à „ 4 „

Enfin les dernières nouveautés

AL KHALIFA (goût Samsoun)

P.T. 2,5 les 20 ou 24 cigarettes

et **KASR EL NIL** (goût TaHi sert)

P.T. 2,5 les 20 ou 24 cigarettes

P.T. 1 les 8 ou 10 cigarettes

GIANACLIS



SONGEZ

À

PLUS TARD!

ASSUREZ-VOUS

À

LA GENEVOISE

COMPAGNIE D'ASSURANCES

SUR LA VIE

FONDÉE EN 1872



Capital et Réserves:

ATELIER
RICHTER
GENÈVE

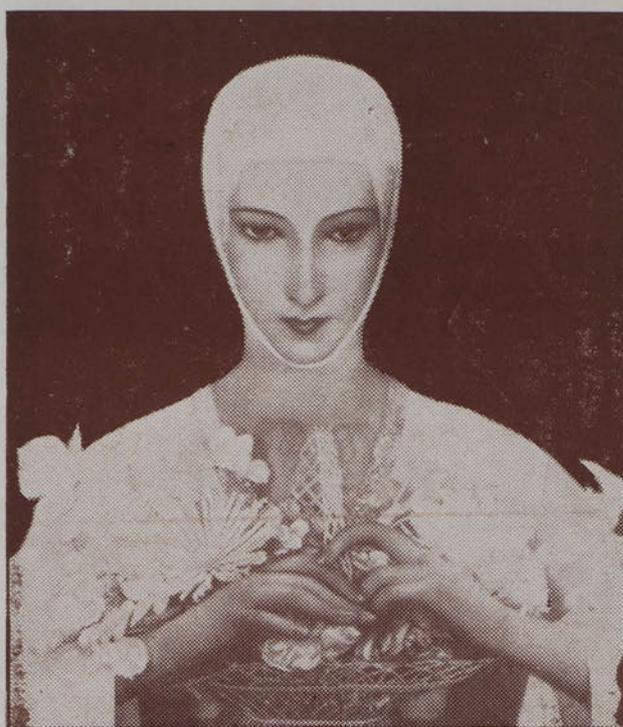
185 millions de francs Suisses

Direction pour l'Orient:

Dr Georges Vaucher

34 rue Soliman Pacha

LE CAIRE



UNE INVITATION A LA DERNIÈRE MINUTE

La journée s'achève, vous êtes fatiguée...
une invitation surgit, inopinée, et vous voulez
paraître en beauté...

Passez de la Crème à Nettoyer sur votre
cou et votre visage, essayez délicatement,
tapotez ensuite avec du Tonique et étendez
doucement la Crème Astringente... puis repo-
sez-vous vingt minutes...

Vos traits fatigués se détendront, com-
me par magie, et vous serez belle et sédui-
sante à souhait.

PRODUITS DE BEAUTÉ
ELIZABETH ARDEN

EN VENTE CHEZ :

Cicurel